

APPEL DU PEUPLE MARONNITE

AUX FEMMES DE FRANCE.

Les Turcs ont passé là, tout est ruine et deuil.

V. Hugo.

Aucune de nos lectrices n'ignore que, dans les montagnes du Liban, habite un peuple, chrétien dès les premiers temps du christianisme, premier-né de l'Église, enfanté à la Foi par le prince des apôtres lui-même, et ayant conservé, intacte et pure, la doctrine du Sauveur, au milieu des païens et des infidèles dont il se trouve environné. Ce peuple, c'est le peuple maronnite. Catholique par les entrailles, il est aussi Français par le cœur, et il a vécu sous le protectorat de la France depuis le temps de Charlemagne (1) jusqu'aux dernières années du règne de Louis-Philippe. Pendant les croisades, les Maronnites se sont unis aux Francs; ils ont fourni des guides et des guerriers à Godefroi de Bouillon; ils ont amené 25,000 soldats à saint Louis (1), et ils ont toujours offert aux pèlerins français l'hospitalité la plus fraternelle. François I^{er} les protégea auprès de Soliman II; Louis XIV suivit ces traditions antiques, et son nom, célèbre en Orient, s'étendit comme un bouclier devant les chrétiens du Liban, sans cesse menacés par les Druzes et par la Porte Ottomane. Louis XV continua cette ligne de conduite; la Convention même sentit qu'il y allait de l'honneur et de l'intérêt de la France de ne pas négliger le protectorat du Liban; le dra-

peau tricolore flotta sur les églises des Maronnites; Bonaparte, pendant les campagnes de Syrie, connut et vit de près ce peuple vaillant, malheureux et fidèle, et il continua avec bonheur une tradition qui remontait au grand empereur d'Occident. Jusqu'en 1840, les Maronnites furent gouvernés par un émir, de leur nation et catholique comme eux, indépendant de la Turquie (à part l'hommage et un tribut volontaire), et qui, en cas de besoin, réclamait le secours, et pour ainsi parler, *la haute main* de la France. Mais en 1840, ce gouvernement paisible et paternel fut troublé: Méhémet-Ali, le pacha d'Égypte, fut chassé de la Syrie, après la bataille de Saint-Jean d'Acre, et profitant de cette circonstance, les troupes musulmanes envahirent les montagnes; les villes de Syrie furent bombardées, et l'émir emmené, par trahison, à bord d'un navire anglais, qui aussitôt fit voile sur l'île de Malte, où le vieux prince mourut, ainsi que quatre de ses fils.

Les Maronnites se défendirent vaillamment, mais ils furent accablés par le nombre; leur beau pays, cette terre de promesse, subit toutes les horreurs de la guerre et d'une guerre religieuse: les églises furent rasées, les monastères incendiés, les villages pillés et détruits; les orangers, les mûriers, les cèdres brûlés jusqu'à la racine; on compta par milliers les maisons livrées aux flammes, et l'on aurait pu croire que la montagne entière avait pris feu et formait une fournaise immense. Les plus horribles massacres ont suivi ces actes de destruction..... C'est

(1) Un capitulaire de Charlemagne traite du protectorat de la Terre-Sainte et du Mont-Liban.

(1) Une lettre de Louis IX atteste ce fait, et le saint roi assure qu'il regarde la nation maronnite comme faisant partie de la nation française.

alors que le patriarche et trois cents trente-six cheiks ont choisi dans le clergé un prêtre vénérable, et l'ont député en France, pour porter à la mère patrie les plaintes de sa fille d'Orient, livrée aux barbares. Le R. P. Jean Azar, de la famille Karam, une des plus anciennes et des plus illustres de la Syrie, grand-vicaire du diocèse de Sidon ou Saïda, est donc venu en France; pendant longtemps il a intercédé auprès du gouvernement sans pouvoir faire entendre ses justes plaintes, et l'âme navrée (1), il s'est enfin tourné vers les simples particuliers, vers les cœurs catholiques et français, leur demandant une obole pour leurs frères du Liban, une obole, qui, multipliée par la charité, puisse aider à relever les églises, à reformer les séminaires, à rétablir enfin le culte extérieur, si cher à ce peuple opprimé. Avec l'approbation du souverain pontife Pie IX, et sous la protection de Notre-Dame de Nazareth, il a fondé une œuvre en faveur du peuple maronite : les associés donnent 1 franc 20 centimes par an; pauvre petite aumône, denier de la jeune fille, denier de la veuve, offrande des plus pauvres, des plus délaissés, et qui doit produire de si grands fruits pour la vie éternelle! L'archevêque de Saïda, dans une lettre que nous avons sous les yeux, recommande cette œuvre aux femmes françaises, et leur adresse le plus touchant appel.

« Aux femmes de la France, dont les » vertus, la grâce et la piété sont des perles » sans tache, Dieu accorde la vie éternelle!... Nous en appellerons à la miséricorde du Dieu tout-puissant, gloire à son nom! nous en appellerons à la miséricorde de la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, reine des saints; nous en appellerons

» à cette mère sublime du genre humain; » nous en appellerons à toutes ces femmes » zélées pour le bien qui font l'honneur de » la France, nous leur ferons entendre nos » plaintes, nos gémissements, nos sanglots, » et nous leur demanderons pitié, pitié pour » nous! O femmes chrétiennes de la France » et de l'Europe, sauvez-nous de nos ennemis!... O nobles femmes de France, » vous dont le courage, le zèle ardent et la » sensibilité ont fait la gloire de votre patrie, le doux parfum de vos vertus est » arrivé jusqu'à nous; nous avons su tout le bien que vous avez fait au saint pontife » Pie VII; nous avons su que c'est vous » qui, par vos dons et votre protection, » avez assuré le salut de la Grèce... Sa liberté lui vient de Dieu et de vous. Elle » est libre maintenant, ne jettetez-vous » pas aussi un regard sur nous, que le » baptême, la Foi et la Table-Sainte rendent vos frères?... Filles de la Vierge des Douleurs, venez nous sauver... et pardonnez aux paroles d'un vieillard : Comment pourrait-il se taire, lui dont la blessure est la plus cruelle, lui qui, plus que tous les autres, a des larmes à verser sur lui-même et sur son troupeau? Deux cents membres de ma famille ont été massacrés par les infidèles; tous les couvents, tous les séminaires de mon diocèse, et ma propre maison ont été détruits deux fois; un grand nombre de mes prêtres ont été égorgés... Nous vous prions donc, femmes françaises, nous tous, peuple maronite, hommes et femmes, enfants et vieillards, religieux et religieuses, prêtres et laïques, d'appeler sur nous la miséricorde, de nous aider par tous les moyens qui sont en votre pouvoir.

» Nous prions le Dieu tout-puissant » d'accroître vos vertus, votre gloire et votre vie dans tous les siècles. Amen.

» ABDALLAH-BOUSTANI,

» Archevêque de Saïda. »

(1) Le P. Azar a perdu trente-cinq personnes de sa famille, parmi lesquelles se trouvaient son père et ses frères, égorgés par les musulmans, en haine du catholicisme.

Qui pourrait se refuser à cette humble, forte et touchante prière ; qui pourrait refuser dix centimes par mois à ce peuple, qui depuis douze cents ans tient toujours les yeux attachés sur la France, à ce vénérable prélat, à ce prêtre, brisé par l'exil et la maladie, qui s'est fait l'humble ambassadeur et le noble mendiant de sa nation

opprimée ? Si, comme nous, nos lectrices avaient vu le P. Azar évoquer avec une touchante simplicité le lointain souvenir des croisades, et répéter qu'il avait mis son espoir dans les filles des croisés, elles ne pourraient refuser une faible offrande à de si grands malheurs, à de si généreux souvenirs (1). M. F.

BIBLIOGRAPHIE.

Les Césars, par M. le comte Franz de Champagny.

L'auteur du livre excellent que nous recommandons à toutes les familles où pénètre ce recueil, a voulu tracer une étude morale plutôt qu'une histoire ; l'histoire de ces temps est assez connue, et depuis Jules-César jusqu'à Néron, il n'est pas un personnage dont la figure, en quelque sorte, ne nous soit familière. Mais ce qui manquait à la littérature, c'était l'appréciation religieuse et philosophique de cette période faussement brillante ; c'était le tableau de cette société mourante et gangrenée, sous un extérieur pompeux ; le spectacle du déclin de l'empire où tout périssait à la fois : les mœurs, la religion, le patriotisme, le génie et la gloire. Chrétien fervent, l'auteur a montré sous les vices de la société païenne le germe du christianisme qui va créer une société nouvelle ;

il prouve l'utilité sociale de la religion chrétienne et les bienfaits dont le monde lui est redevable ; il esquisse à grands traits, avec une verve aussi brillante qu'interessante, le portrait des hommes les plus justement célèbres, de ceux qu'environnait l'auréole du pouvoir et du génie, et, mettant en quelque sorte ses lecteurs au pied du mur, il les force à s'adresser cette question : Qu'est-ce, pour l'avenir du monde, que le génie, que la puissance sans la vertu et la vertu religieuse ? car c'est là le fond de ce livre aussi spirituel qu'éloquent : le pouvoir souverain et les dons éminents de l'intelligence, rassemblés en un seul individu, ne peuvent, sans frein religieux, aboutir qu'à la plus cruelle et à la plus stupide tyrannie : ce qui est arrivé au siècle des Césars.

« L'humanité, dit l'auteur, avait par-devers elle le fruit des plus grandes et des plus belles intelligences : dans l'ordre so-

(1) On peut s'adresser pour les offrandes en faveur de l'œuvre de Notre-Dame de Nazareth : A Angers, à M^{me} la comtesse de Quatre-Barbes. — A Bayeux, à M^{me} de Cirines. — A Beaumont, à M^{me} Lemaire. — A Caen, à M^{me} de Cirines. — A Cambrai, à M^{me} V^e Maillet. — A Condé, (Seine-Inférieure), à M^{lle} Davoult. — A Dozuli (Calvados), à M^{me} Caillouée. — A Falaise, à M^{me} Montecot. — A Honfleur, à M. Le Forestier. — A Lisieux, à M^{me} Desfortouelles. — A Laval, à M^{me} Ch. Dubourg. — A Lille, à

M^{me} Dehaut. — A Orbec, à M^{me} Moissard. — A Port-l'Évêque, à M^{me} Roger. — A Vire, à M^{me} Clény. — A Marseille, à MM. Gabriel Hava et Cie, place Porte-Romaine, n^o 5 ; ou à Monseigneur l'évêque de Marseille lui-même, pour que les envois soient transférés de là au patriarche maronite d'Antioche, résidant au Liban. — A Paris, enfin, à M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu à la Sorbonne. — Chaque semaine, une messe est célébrée à Nazareth pour les bienfaiteurs.

cial, les conquêtes d'Alexandre et de César; dans l'ordre intellectuel, les inspirations d'un Pythagore, d'un Socrate et d'un Platon. L'empire avait à sa disposition les deux langues qui avaient conquis, l'une l'Orient, l'autre l'Occident. La Grèce et Rome, en venant se réunir, avaient amené chacune son côté du monde; avec elles, l'art était arrivé à sa perfection. Ces gens-là étaient donc des gens civilisés, ou du moins ce que nous appelons ainsi; cependant, quelle société dégradée et bêtement esclavée, passant des mains d'un fou furieux, (Caligula) à celles d'un fou imbécile! (Claude.) »

L'auteur commence son livre aux derniers temps de la république, lorsque Jules César est prêt à réunir dans sa main le pouvoir universel et à donner un chef unique à ces multitudes fatiguées du poids de leur liberté. Nous allons, à propos de ce grand nom de César, qui rappelle tant d'esprit, de grâce et de courage, laisser la parole à M. de Champagny :

« César est patricien; le monde est plein d'opprimés, le combat est ouvert pour la royauté. Il dit fièrement, dans l'oraison funèbre de sa tante : « Mon aïeule était descendante d'Ancus Martius (la tige des rois de Rome); la gent Julia, à laquelle appartient ma famille, descend de Vénus; il y a donc dans notre famille, et la sainteté des rois, si puissants parmi les hommes, et la majesté des dieux, qui sont maîtres des rois. » Celui qui parle ainsi se contentera-t-il de la faveur d'un sénat d'anoblis? Celui qui pleura au pied de la statue d'Alexandre, parce qu'Alexandre à son âge avait déjà conquis de grands royaumes, celui qui dès sa tendre jeunesse, dit Suétone, ambitionna le souverain pouvoir, qui, à la vue des querelles électorales d'une petite bourgade des Alpes, a dit ce joli mot d'une franche ambition : J'aimerais mieux être le premier ici que le second à Rome, celui-là serait-il satisfait d'une lieutenante auprès de Pompée? Il y a plus : sa nais-

sance, qui le rapproche des dieux, le rapproche du peuple : il est neveu de Marius. »

« A dix-sept ans, déjà fiancé, il a épousé une autre femme, que Sylla a voulu en vain lui faire répudier; il s'est enfui devant la vengeance du dictateur, il s'est caché chez les paysans de la Sabine (alors un proscrit trouvait encore un asile), il a gagné à prix d'or un espion qui allait l'arrêter; ses amis, les vestales, toute la noblesse, intercèdent pour lui auprès de Sylla; le dictateur est vaincu par la fortune de César : Vous le voulez, dit-il, gardez-le, mais il vous perdra; je vois en cet enfant plusieurs Marius... »

» Vénus, la déesse de la fortune, celle qui donne au joueur les dés les plus heureux, a versé sur son petit-fils ses dons avec abondance. Voyez comme sa taille est haute et mince, ses yeux noirs et pleins de vie; il descend de sa maison, encore modeste, de la Suburra, il a élégamment ramené ses cheveux sur le haut de sa tête pour dissimuler sa chauveté naissante; il marche mollement sur les franges ornées et sur les plis flottants de sa toge, ce qui faisait dire à Sylla : *Prenez garde à cette ceinture lâche!* Il n'est pas en litière, il marche à pied, il met sa main blanche dans la rustique main d'un plébéien en tunique, il le courtise, il l'appelle par son nom, il est populaire, il est gai... le peuple l'applaudit, Caton murmure, Cicéron a bien quelques craintes, mais, toute réflexion faite, il ne se figure pas que ce beau garçon, si bien peigné, et qui se gratte la tête à la façon des dandys de l'époque, mette la république en péril.

» Et cependant, menez-le à la guerre, ce *dandy*, cette femme, comme on l'appelle, il sera plus dur à lui-même que les plus durs centurions; il passera les fleuves à la nage, marchera la tête découverte, à pied, à cheval, dans la première voiture venue; il fera cent milles en un jour, et devancera les messages qui l'annoncent. Dans ce siècle de jouissances grossières, il ne connaît pas les plaisirs de la table, et Caton, dont la

vertu n'a pas toujours résisté aux attraits du falerne, déclare que César est le seul homme sobre qui ait entrepris la ruine de la patrie. »

Le sénat et Pompée, effrayés de sa popularité, veulent forcer César à quitter l'armée des Gaules, avec laquelle il a fait des prodiges. César était à Ravenne lorsque lui parvinrent les ordres du sénat; il se décide, entraîne ses soldats, franchit le Rubicon, et, comme dit Tite-Live, marche contre l'univers avec 5,000 hommes et 300 chevaux.

« Au premier moment, César avance plutôt au milieu de l'étonnement que de l'amour; c'est, comme Napoléon aux Cent-Jours, une marche rapide et triomphante; les troupes du sénat sont les vieilles troupes de César. Les garnisons passent à l'ennemi, chassent ou livrent leurs chefs; les villes ouvrent leurs portes; les peuples sont stupéfaits, silencieux. Mais quand on voit ce neveu de Marius marcher en avant, sans désordre, sans pillage; contenir ses troupes de la même voix qui les appelle souvent à la licence; lorsqu'un chef tombe entre ses mains, non-seulement lui donner la vie, lui donner la liberté, et la liberté de rejoindre Pompée, mais en faire même un ambassadeur de paix, renouveler ses offres sans cesse rejetées avec entêtement; déclarer qu'il estime son ami quiconque ne lui fait pas la guerre, tandis que Pompée déclare son ennemi quiconque ne le suit pas... toutes les portes s'ouvrent, toute l'Italie vient au-devant de lui... César enlève l'Italie sans coup férir... »

César, maître de Rome par sa clémence, triomphe en Espagne par les armes des troupes pompéiennes, et achève de les vaincre en Thessalie dans les plaines de Pharsale. Clément encore après cette grande victoire, il n'a qu'un cri : « Épargnez les citoyens ! » Il brûle la correspondance de Pompée afin de n'y pas trouver de motif de vengeance; il pleure son rival, que Ptolémée, roi d'Égypte, a fait massacrer, et il

revient enfin à Rome (707), où, selon son vœu, il est le premier, le plus grand, sans être cependant ni empereur ni roi.

« Le jour de son triomphe est un grand jour. Pendant que César, à la lueur de quarante lustres portés par des éléphants, monte à genoux les degrés du Capitole, les jeux commencent par toute la ville... Au Cirque, agrandi par César, la jeune noblesse conduit des chars et des chevaux; au Champ de Mars, luttes d'athlètes pendant trois jours; au delà du Tibre, dans un lac creusé de main d'homme, combat naval entre la flotte d'Égypte et celle de Tyr; à l'amphithéâtre, combats de bêtes pendant cinq jours, et à la fin, pour mettre le comble à la joie du peuple, bataille sérieuse entre mille fantassins, cinq cents cavaliers, quatre éléphants; le sang coule... les hommes périssent... César est un bon maître : il a voulu indemniser son peuple qui ne vit pas les massacres de Chapsus ni de Pharsale... »

La domination de César était douce, éloignée des proscriptions et des violences, et cependant Cicéron, craignant l'abus du pouvoir absolu réuni aux mains d'un seul homme, souhaitait la mort de César. Il prévoyait les suites d'une puissance aussi effrénée, et derrière César il devinait Tibère et Caligula.

« Le sénat cependant accable César d'honneurs inouis; le sénat le nomme père de la patrie, consul pour dix ans, dictateur perpétuel, lui confère (bien en vain) l'inviolabilité religieuse qui entoure la personne des tribuns. César reçoit tout cela avec facilité, avec indifférence, sans penser qu'il puisse y avoir un piège sous ces flatтерies. Le droit de cacher sous une couronne de lauriers la chauveté de sa tête, est le seul qui flatte la coquetterie de César... il se joue des consulats et des préfectures... Un tribun refuse de se lever sur son passage : Tribun, lui dit-il, viens-tu me redemander la république ? Il ne donne plus un ordre sans ajouter ironiquement :

Si Pontius Aquila le permet!... Une tristesse mélancolique, signe de la décadence de son âme comme de l'affaissement de son corps, le rend indifférent à la vie....

On le prémunit contre Antoine et Dolabella : *Je ne redoute pas ces faces réjouies ; ce sont les visages pâles qu'il faut craindre.* Lui parle-t-on du pâle Brutus : Croyez-vous, dit-il en regardant son corps affaibli, que Brutus n'ait pas la patience d'attendre que ces pauvres restes aient fait leur temps?»

Brutus, comme Cicéron, redoutait la tyrannie, quelque doux que fût le tyran, et, s'associant à d'autres conjurés, il résolut de frapper le dictateur.

« Les conjurés vinrent au sénat, le poignard sous la toge, en silence, s'interrogeant du regard... Le sang-froid de ces meurtriers ressemblerait à la paix d'une bonne conscience, s'il n'y avait pas toujours en l'homme une voix intérieure pour condamner le meurtre, même quand les lois et l'opinion le permettent. On sait assez comment fut porté le coup. Les conjurés environnèrent César, sous prétexte de lui demander une grâce. Comme il la refusait, Cimber lui rabattit sa toge de dessus les épaules, et, à ce signal, Casca frappa le premier, mais en tremblant. César, malgré une blessure dans la poitrine, se débattait comme un lion se débat parmi les épieux des chasseurs, et, dans leur acharnement, les conjurés se blessèrent les uns les autres. Mais quand César vit Brutus : *Et tu es aussi du nombre, toi, mon fils!* lui dit-il en grec ; puis il s'enveloppa la tête, ramena sa toge sur ses jambes pour tom-

ber avec dignité, et demeura, percé de vingt-trois coups, au pied de la statue de Pompée. »

Ce meurtre rétablit-il l'ancienne liberté? Non, car l'esprit de la république était éteint, et la mort de César ne le faisait pas renaître. César fut pleuré par le peuple qu'avaient charmé ses largesses et son affabilité, et ses stoïques meurtriers trouvèrent peu de partisans.

« César eut la mission de préparer matériellement les voies du christianisme. L'élargissement de la cité romaine, le droit de citoyen donné à des villes, à des peuples entiers, mais surtout ces vastes guerres qu'il mena sur tous les points du monde civilisé... tout cela aida les nationalités à se rompre, les peuples à se connaître, le monde à s'unir... Ainsi, pour parler avec Bossuet, « le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres et réunis sous la domination romaine, a été un des grands moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évangile. »

Les temps approchaient, l'Orient attendait un libérateur, les sibylles annonçaient sa venue ; bientôt la lyre harmonieuse de Virgile allait chanter l'Enfant mystérieux, et, à l'ombre de la puissance romaine, allait se développer le principe qui devait détrôner les Césars, humilier la force brutale, et donner à Rome un empire éternel.... mais non pas tel que l'avaient conçu ses pontifes et ses dictateurs.

Nous touchons au règne d'Auguste, dont nous parlerons dans un prochain article.

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

EMMA LA DOUCE COLOMBE,

ÉPISEDE DU SIÈGE DE LILLE, EN 1792.

Par une belle soirée du commencement de septembre, se trouvaient réunies sur la terrasse d'un jardin situé dans la rue Esquemoise, quatre personnes qui paraissaient assez préoccupées de l'agitation qui régnait alors dans la ville. Le principal personnage de ce groupe était M. Delbecque, l'un des membres du conseil de district, officier dans ces compagnies de canonniers bourgeois dont la réputation datait de bien loin. Près de lui se trouvait sa fille Emma, à peine âgée de seize ans. Emma était une blonde aux grands yeux noirs ; la finesse, la délicatesse de ses traits, sa douceur, sa timidité, en faisaient la plus ravissante créature qu'on puisse admirer. Le bon curé de Saint-Étienne, ami de la famille et directeur de cette aimable enfant, la désignait par ce vers latin : *Simplex et mitis columba* : Simple et douce colombe. Privée de sa mère, qu'elle n'avait jamais connue, Emma avait pour son père un attachement profond, qu'elle lui témoignait par ces soins délicats et ingénieux qui ne s'apprennent pas, que le cœur devine, et auxquels sa grâce et sa simplicité ajoutaient encore un nouveau charme.

En face d'elle se voyait assise et tricotant avec une rapidité fabuleuse, une femme de trente-cinq à quarante ans : c'était le type de ces belles et fortes Flamandes, dont tant de peintres illustres se sont plu à reproduire et les traits réguliers et le teint éclatant ; c'était Madeleine, la nourrice d'Emma, qui ne l'avait jamais quittée, et qui éprouvait pour elle une tendresse de mère.

Enfin, debout comme quelqu'un qui vient d'arriver, et occupé à saluer profondément, était un petit homme à l'œil vif, au teint brun, aux cheveux noirs : c'était Mi-

bielle, perruquier gascon, que l'amour, comme il le disait souvent, avait ravi à son doux climat du Languedoc, pour le fixer sous le ciel glacé du Nord ; il était l'heureux époux de la belle Madeleine, et exerçait son art dans une boutique située non loin de la maison de Delbecque.

« Ah ! te voilà, Fritz (c'était le sobriquet du perruquier), eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ? »

— Hé ! citoyen ! que voulez-vous que je vous dise ? répondit le barbier avec un accent gascon très-prononcé.

— Comment, toi, le nouvelliste du quartier, la gazette ambulante de la ville, tu n'as rien de nouveau à m'apprendre ?

— Hé ! sandis ! si, que j'en ai, des nouvelles à vous dire, mais je ne sais par où commencer.

— Ne l'écoutez donc pas, monsieur, dit Madeleine, il n'est pas de son pays pour rien, et s'il n'avait pas de nouvelles à vous raconter, il en ferait plutôt que de se taire.

— Ah ! voilà comment tu me traites, toi ! sous le prétexte que tu n'as dans les veines que le sang glacé des Wallons, tu ne crois pas à notre véracité méridionale. Mais, ma chère, dans notre pays, en pareille circonstance, nous aurions déjà dévoré l'ennemi. »

Madeleine haussa les épaules et ne répondit pas.

« Eh bien, monsieur l'ogre, que dit-on enfin ? reprit en riant M. Delbecque.

— Citoyen, il n'y a qu'un instant, j'étais en train d'accommoder M. le commandant de la place, lorsqu'on lui apporta une missive du ministre Rolland ; j'allais lui donner le dernier coup de peigne, lorsqu'il se leva furieux en s'écriant : C'est infâme, on nous outrage, on doute de nous...

— Il a dit cela ?

— Pendant qu'à grand-peine j'essayais de rétablir un peu d'ordre dans la coiffure de M. le commandant, je pus lire sur la missive qu'il froissait avec colère, ces mots : « Cessez des plaintes pusillanimes et déshonorantes. »

— Pusillanimes et déshonorantes ! s'écria M. Delbecque ; quoi ! quand nous demandons des moyens de nous défendre convenablement, on prend notre prudence pour de la peur, on nous insulte ! Oh ! nous nous vengerons bien d'un tel soupçon....

— Et nous ne ferons pas attendre longtemps notre réponse, mon officier, car si je crois ce que j'ai encore entendu dire, il paraît que l'ennemi, tout glorieux de la prise de Longwy et de Verdun, vient de former un camp devant Tournay, et que son intention est de marcher sur Lille.

— Oui, mais nous serons là ! devant l'étranger il n'y a plus d'opinion, et la ville de Lille a déjà prouvé plusieurs fois qu'elle savait se défendre. Ce n'est pas ce qui m'inquiète ; oui, nous saurons nous défendre ; la défaite, je le sais, c'est la mort ; mais la victoire, à quel prix, grand Dieu, l'obtiendrons-nous !

— Ah ! pour ce qui est de ça, reprit Fritz avec son accent gascon, il ne faut pas se dissimuler que nous n'en serons pas quittes à bon marché. Mais comme on dit dans le Languedoc, « on ne peut pas faire une omelette sans casser des œufs. » Il faut nous attendre à une terrible bousculade.

— Et c'est bien cela qui m'effraye.

— Mon bon père, dit Emma d'une voix douce et caressante, ne vous laissez pas aller à ces sombres idées ; notre cause est juste, c'est l'ennemi que nous repoussons, Dieu sera avec nous, il nous protégera.

— Ce n'est pas pour moi que je tremble, tu le sais bien, mon enfant ; mais toi, jeune et frêle créature, que deviendras-tu dans un pareil danger ?...

— Rassurez-vous, mon père ; si Dieu m'a refusé la force, il m'a donné le courage ; le devoir et le besoin de vous servir, de vous aimer, me rendront l'énergie dont vous me croyez incapable.

— Et si j'étais tué !...

— Vos idées ne sont pas gaies aujourd'hui, monsieur, dit Madeleine ; mais pour répondre à la dernière, je vous dirai que si le malheur que vous redoutez arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, Emma ne serait pas seule, car c'est la fille de mon cœur, et je lui appartiens encore bien plus dans le malheur que dans la prospérité.

— Et moi donc, cadédis ! croyez-vous que je ne serais pas là ? et ce n'est pas pour mépriser les Lillois, mais je crois qu'un Gascon les vaut bien et qu'on peut compter sur lui.

— Je connais votre attachement pour ma fille et pour moi. Viens avec moi, Fritz, allons savoir ce qu'on a décidé.

— Pauvre père ! dit Emma en le regardant s'éloigner, toutes ses inquiétudes sont pour moi. Crois-tu donc, nourrice, que nous courrions un aussi grand danger ?

— Ah ! dame, mon enfant, les Lillois sont têtus, ils sont braves, courageux, ils ne céderont pas, l'ennemi fût-il dix fois plus nombreux qu'eux ; il faut nous attendre à une rude épreuve.

— Que Dieu nous protège ! »

La ville était dans une vive agitation, les nouvelles les plus alarmantes se succédaient ; le duc Albert de Saxe-Teschén, commandant de l'armée impériale, venait de quitter le camp de Tournay et s'avancait sur Lille à marches forcées ; son armée ne se composait que de trente-trois mille hommes, mais la garnison de la ville ne comptait que sept ou huit mille hommes au plus ; les habitants, il est vrai, étaient animés du meilleur esprit, on savait dans la ville que le général ennemi comptait sur la défection d'une partie des Lillois, et ceux-ci tenaient à honneur de lui prouver qu'il les calomnait.

Le maréchal de camp Ruault, qui commandait Lille en ce moment, et qui pendant presque toute la durée du siège fut chargé de la défense de la place, comprit qu'il devait mettre tous ses soins à utiliser les moyens que présentait la localité. Il s'appliqua surtout à conserver ses communications libres avec Béthune, Dunkerque et les autres places dont il pouvait tirer des secours et des vivres par la Lys et la Deule, petites rivières que l'ennemi n'osait point passer.

Le bon monsieur Delbecque employait tous les moyens pour dissimuler à sa fille l'imminence du danger ; celle-ci, de son côté, affectait un calme et un sang-froid qui rassuraient la tendresse paternelle. Jamais elle ne s'était montrée plus expansive, plus douce envers son père, lorsqu'il rentrait bien fatigué de ses nombreux travaux, bien inquiet des nouvelles fâcheuses qui arrivaient de toutes parts ; Emma, avec sa voix candide et pure, lui redonnait du courage.

« Eh bien, mon père, lui disait-elle, vous avez, j'en suis sûre, pris de bonnes et sages mesures pour défendre notre ville ; vous avez une garnison valeureuse et dont le courage compense le nombre, des habitants dévoués et habitués au maniement des armes, pleins d'enthousiasme ; avec cela que peut-on craindre ? nous autres pauvres femmes nous ne pouvons pas grand'chose ; cependant je me rappelle avoir lu dans notre histoire qu'à une certaine époque, c'était, je crois, en 1582, un parti de maraudeurs, qu'on appelait des *hurlus*, vint, pendant qu'on était aux vêpres, attaquer un de nos faubourgs ; une femme, dont le nom est resté célèbre, Jeanne Maillotte, qui tenait un cabaret situé où est maintenant le café du Jardin de l'Art, saisit une hallebarde, appela les membres de la confrérie des archers qui se réunissait chez elle, et courut sus aux assaillants.

— Ce fait est très-honorable pour les dames, dit Fritz qui venait d'arriver.

— Les femmes du voisinage, ajouta Emma, se mirent de la partie, et tandis que leurs maris et leurs frères criblaient de leurs flèches et lardaient de leurs piques les ennemis, les femmes les aveuglaient en leur jetant des poignées de sable dans la figure.

— Ce qui leur donna la berlue, dit Fritz, et c'est pour cela que depuis on les a appelés des *hurluberlus*.

— Je ne te croyais pas tant d'esprit, dit Madeleine en riant.

— Nous sommes tous comme cela dans le Languedoc, ma chère.

— Eh bien, ce qu'ont fait nos aïeules, continua Emma, pourquoi ne le ferions-nous pas ? pourquoi n'aidierions-nous pas nos pères, nos amis à défendre ces remparts que le pied de l'étranger ne doit pas souiller ? Nous le ferons, mon père, n'en doutez pas, et vous nous trouverez toujours à vos côtés pour vous aider et vous secourir. »

M. Delbecque embrassa sa fille et lui serra la main.

« Allons, dit Fritz, les femmes du Midi sont braves, je dois le dire, mais celles du Nord ne sont pas poltronnes non plus, je m'en aperçois. »

Le danger devenait de jour en jour plus imminent, l'ennemi approchait, et l'investissement de la place s'accomplissait malgré les sorties de la garnison. Le général, qui prévoyait une attaque sérieuse, s'apprêtant à une défense désespérée, prenait toutes ses précautions ; il faisait préparer des ambulances dans tous les quartiers, avait mis en réquisition tout le linge disponible et occupait les femmes à faire de la charpie, des compresses, des bandes, etc. Emma et sa nourrice furent des premières à apporter leur contingent de linge et leur activité. Pour se livrer à ces travaux, les dames de Lille se réunissaient dans des salles désignées à cet effet ; leurs conversations n'étaient pas toujours très-gaies, les réflexions les plus tristes venaient souvent les assaillir, et il n'y a rien de contagieux

comme la peur. Fritz, suivant l'habitude des gens de son pays, paraissait toujours très-affairé; il courait partout, colportait les nouvelles, et par sa gaieté naturelle parvenait quelquefois à dissiper les sombres impressions des travailleuses; mais c'était aux endroits où se trouvaient Emma et sa femme qu'il revenait le plus souvent et qu'il apportait le plus de cette gaieté qu'il ne ressentait pas toujours. Aussitôt qu'il arrivait, on le questionnait: « Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? lui criait-on de toutes parts.

— Tout va pour le mieux, mes chers petits agneaux, répondait-il; nous préparons une défense magnifique, et messieurs les Autrichiens n'ont qu'à bien se tenir... nous les recevrons comme il faut.

— Mais cela finira-t-il bientôt? dit une vieille femme qui était près d'Emma. C'est qu'il n'est pas amusant, voyez-vous, de rester là, toute la journée, à *effiloche* de la toile.

— Je croyais, sandis, qu'il n'y avait que dans le Languedoc que les femmes étaient impatientes; mais je vois qu'ici elles ne sont pas beaucoup plus raisonnables; et cela me rappelle une petite histoire que je veux vous raconter; elle vous distraira.

— Oni, oui, racontez, Gascon, nous en croirons ce que nous voudrons.

— Ce n'est point une gasconnade, c'est une anecdote que j'ai lue dans l'histoire de votre pays.

» Eh donc! vous saurez qu'il y a bien longtemps, c'était, je crois, en 1600, la princesse Isabelle, fille de Philippe II, ayant épousé l'archiduc Albert, fils de l'empereur d'Autriche, vint occuper la Flandre que lui avait laissée son père en mourant. Je ne vous parlerai pas des fêtes mirobolantes que la ville a données pour l'entrée des deux nobles époux, je vous dirai seulement que quelque temps après cette joyeuse réception, le duc Albert s'en

fut en guerre, et vint mettre le siège devant la ville d'Ostende.

— C'est qu'il aimait les huîtres, dit une des travailleuses.

— Je le croirais assez, reprit Fritz, et je partage son goût; mais sa femme, la princesse Isabelle, qui, à ce qu'il paraît, ne les dédaignait pas non plus, et qui désirait que son mari fût bientôt vainqueur, fit un vœu, oh! mais un vœu terrible et singulier.

— Quel vœu? s'écrièrent vingt voix féminines.

— Elle fit vœu de ne changer de chemise que quand la ville serait prise.

— Oh! oh! quelle gasconnade? dit en riant l'auditoire.

— Ceci est historique, reprit Fritz avec un grand sang-froid, et n'est pas risible, car le siège dura trois ans trois mois et trois jours; de sorte que quand la princesse put enfin ôter sa chemise, ce vêtement avait contracté une certaine nuance à laquelle on a depuis conservé le nom de *couleur Isabelle*.

— Si tu n'as pas un certificat des autorités, dit Madeleine au milieu des éclats de rire, pour prouver la véracité de ton anecdote, nous n'y croirons pas.

— Et vous aurez tort, car ce fait est consigné par des historiens, qui ajoutent que cette bonne princesse Isabelle, pendant tout le siège, soigna elle-même les blessés et qu'elle employa toutes les dames de sa cour à faire de la charpie et à préparer des médicaments, absolument comme vous faites aujourd'hui; mais vous avouerez qu'elle avait plus de patience que vous, car vous vous plaignez déjà, et notre siège n'est pas encore commencé; que diriez-vous donc s'il allait durer trois ans trois mois et trois jours, et que vous fussiez ce temps-là sans changer de chemise? »

Pendant que ces préparatifs se faisaient dans la ville, les assiégeants ne perdaient pas de temps et poussaient leurs travaux avec une activité effrayante. Enfin, quand

toutes les dispositions pour le bombardement eurent été prises, on vit un matin, le 29 septembre, un parlementaire autrichien se présenter devant la place.

Ce même jour, vers onze heures, M. Delbecque revint chez lui; il avait l'air préoccupé; il embrassa sa fille avec plus d'affection peut-être qu'à l'ordinaire, et celle-ci lui adressa pour la centième fois cette question devenue banale dans une ville où l'on était toujours sur le qui-vive. »

« Eh bien, mon père, qu'y a-t-il de nouveau ? »

— Il y a, mon enfant, que le moment est arrivé de s'armer de courage; tout espoir de conciliation est perdu; nous n'avons plus qu'à mourir.

— Ou à vaincre, mon père, et avec des défenseurs comme vous, comme tous les habitants de cette noble cité, avec les bons remparts de Vauban, qu'avons-nous à craindre ?

— C'est ce que je me demande, dit Fritz qui était rentré avec son officier.

— Un parlementaire, reprit M. Delbecque, s'est présenté ce matin, et voici la sommation qu'il nous a apportée au nom du général autrichien :

« Établi devant votre ville avec l'armée » de Sa Majesté l'empereur et roi confiée » à mes ordres, je viens en vous sommant » de la rendre, ainsi que la citadelle, of- » frir à ses habitants sa puissante protec- » tion. Mais si, par une vaine résistance, » on méconnaissait les offres que je fais, » les batteries étant dressées et prêtes à » foudroyer la ville, la municipalité sera » responsable envers ses concitoyens de » tous les malheurs qui en seraient la suite » inévitable. »

— Merci de la protection, dit Fritz, nous nous en passerons.

— Voici ce que nous avons répondu, continua M. Delbecque. Le général Ruault, commandant, a dit au nom de la garnison :

« La garnison que j'ai l'honneur de » commander, et moi, sommes résolus de

» nous ensevelir sous les murs de cette » place plutôt que de la rendre à nos en- » nemis; et ses citoyens, fidèles comme » nous à leur serment de vivre libres ou » de mourir, partagent nos sentiments et » nous seconderont de tous leurs efforts. »

— Bravo! sandis, bravo! Je n'aurais pas mieux répondu que ce brave général.

— Voici maintenant la réponse qu'a cru devoir faire la municipalité au prince Albert de Saxe :

« Nous venons de renouveler notre ser- » ment d'être fidèles à la nation, de main- » tenir la liberté et l'égalité, ou de mourir » à notre poste. Nous ne sommes pas des » parjures. »

— Bien, mon père, bien; cela est digne et noble, et tout le monde vous approuvera.

— Mais sais-tu, mon enfant, que c'est la bombe et le canon qui vont nous répondre à leur tour ? sais-tu que dans sa colère l'Autrichien ne ménagera rien, que notre ville va être incendiée ? Pauvre enfant, que deviendras-tu !

— Monsieur, dit Madeleine d'une voix ferme et accentuée, n'oubliez pas qu'il y a ici près de vous deux êtres dévoués qui ne vous quitteront pas, Fritz qui mourra avec vous sur le rempart, moi qui couvrirai notre Emma de mon corps, et qui mourrai avec elle s'il le faut.

— Mes bons amis, vous me rendez le courage. Fritz, courons où le devoir nous appelle; prie pour nous, mon enfant, ajouta-t-il en serrant Emma sur son cœur.

— Tiens! vois-tu, Madeleine, dit Fritz en embrassant sa femme, tu étais digne de naître dans la plaine du Languedoc. »

Et ils coururent tous deux aux remparts.

La réponse fière et courageuse des habitants de Lille surexcita la colère d'Albert de Saxe; il résolut de brûler cette ville qui ne voulait pas se rendre. Il y eut alors dans Lille quelques heures d'une anxiété terrible; tout le monde était à son poste, atten-

dant dans un profond silence les effets de la menace de l'ennemi, et le moment où ses batteries allaient commencer leur feu. Enfin, vers trois heures, une décharge de vingt-quatre canons de gros calibre, de douze mortiers et de quelques obusiers, partit des tranchées ennemies et couvrit la ville d'une pluie de bombes, d'obus et de boulets rouges. Le feu se déclara bientôt dans plusieurs quartiers. L'effroi fut d'abord général. Emma, cette timide et douce jeune fille, éprouva un moment de terreur bien naturel au milieu du fracas de l'artillerie autrichienne et de celle de la place qui répondait avec vigueur; mais Madeleine, qui la surveillait avec une tendresse toute maternelle, cherchait à la distraire et à lui faire oublier le danger en l'occupant activement à préparer, sur la place, où l'on avait établi une ambulance, tout ce qui était nécessaire pour secourir les blessés.

M. Delbecque commandait sur le rempart une batterie; aussitôt que le feu fut commencé, il pensa à sa fille, à la frayeur qu'elle devait éprouver, et il envoya Fritz savoir ce qu'elle était devenue. En arrivant dans la rue Esquemoise, le malheureux barbier trouva à la place de sa maison un monceau de cendres fumantes... tout était brûlé; un peu plus loin il vit un boulet rouge tomber sur la maison de M. Delbecque et y mettre le feu. « Allons, dit-il, cela chauffe par ici. »

En traversant la place pour regagner le rempart, il aperçut Madeleine et Emma qui soignaient des blessés.

« Ah! ma chère Madeleine, s'écria-t-il en courant près d'elle, je suis ruiné, ma maison est brûlée, perdue, abîmée, tout est détruit, je n'ai pas même pu sauver un plat à barbe... »

— C'est fâcheux, dit un volontaire qu'on venait d'apporter, car je suis de service depuis quatre jours et je t'aurais prié de me raser; mais tu n'aurais peut-être pas la main assez sûre.

— Tu crois cela? Ah! si j'avais seule-

ment quelque chose qui pût me servir de plat à barbe!...

— Gare la bombe! cria-t-on de plus loin; et un énorme projectile vint éclater à quelque distance.

— Ah! voilà mon affaire, s'écria Fritz; attends un petit moment et je suis à toi. » Puis, s'élançant du côté où l'explosion avait eu lieu, le barbier ramassa un éclat de la bombe, le remplit d'eau, et revint d'un air triomphant.

« Tu vois bien, mon cher, que les Autrichiens ne sont pas aussi méchants qu'on le croit; ils ont dit : Ce pauvre Fritz n'a plus de plat à barbe, comment va-t-il faire? et ils m'en ont envoyé un, et un tout chaud encore, ce qui fait que tu es rasé à l'eau tiède comme un petit maître. Là, mon camarade, te voilà frais comme un bichon; excuse, si je ne te mets pas un œil de poudre, mais aujourd'hui nous employons la poudre d'une façon plus utile. » Et malgré le danger tout le monde se mit à rire de cette mauvaise plaisanterie.

Au moment où Fritz revint sur le rempart, M. Delbecque pointait une pièce.

« Mon capitaine, dit Fritz en accourant, rien de nouveau, si ce n'est que ma maison est entièrement brûlée et que la vôtre est en train d'en faire autant.

— Comment! ma maison brûle?

— Comme une botte d'allumettes.

— Et ma fille n'est pas dedans?...

— M^{lle} Emma est avec Madeleine sur la place, occupée à soigner des blessés; elles sont en bonne santé.

— Alors que la maison brûle, dit avec sang-froid M. Delbecque, je reste à mon poste, et je vais leur rendre feu pour feu. » Et à son commandement le coup partit et le boulet fit du ravage dans la tranchée.

L'opiniâtreté de l'attaque fit naître celle de la défense, et bientôt le courage des Lillois s'éleva jusqu'à l'héroïsme. Ces généreux citoyens ne se considéraient plus que comme une famille unique dont les intérêts, le sort et l'avenir devaient être

communs. Pendant qu'une partie de la population active coopérait sur les remparts à la défense de la place, le reste, réparti sur tous les points, dans chaque quartier, dans chaque rue même où l'on pouvait avoir quelque chose à craindre, se tenait prêt à porter des secours utiles et habilement dirigés. L'activité était prodigieuse. Dès qu'une maison se trouvait atteinte par un boulet, un cri particulier avertissait les habitants du voisinage, et aussitôt tout le monde accourait au lieu où l'on présumait que s'était arrêté le globe incendiaire, et il était rare qu'on ne parvînt pas à le découvrir. Femmes, enfants, vieillards, tous contribuaient de toutes leurs forces à l'entretien continu de ce pénible devoir; et bientôt la témérité succéda à la terreur et les journées les plus fatales pour la ville furent marquées par des traits d'héroïsme et même de gaieté.

Une batterie surtout, prenant les remparts en écharpe, causait des pertes considérables aux assiégés, le général ordonna une sortie contre elle pour la faire taire. M. Delbecq fit partie de ceux qui composaient la troupe d'élite chargée de cette dangereuse mission. Fritz, qui ne le quittait pas plus que son ombre, le suivit, et lorsque le capitaine tomba blessé il le reçut dans ses bras et fut fait prisonnier avec lui, tandis que les troupes de la garnison, repoussées, tombaient en désordre dans la place.

Le bruit de cet échec se répandit bientôt dans Lille, on sut que le capitaine Delbecq était au pouvoir des ennemis; en apprenant ce malheur, la faible et timide Emma retrouva une énergie que le danger lui avait ôtée. « Madeleine! dit-elle avec force, mon père, blessé et souffrant, est chez les Autrichiens, ma place est auprès de mon père.

— Y penses-tu, ma pauvre enfant! Et comment arriver jusqu'à lui?

— La porte d'Armanthière est libre et ouverte; par là j'arriverai au camp des Au-

trichiens, ils ne refuseront pas à une fille le triste devoir d'aller soigner son père mourant, j'irai... si tu ne veux pas m'accompagner, je me sens le courage d'y aller seule.

— Moi, te quitter? oh! jamais!

— Eh bien alors suis-moi. »

La nuit commençait à descendre lorsque Emma et sa nourrice sortirent par la porte d'Armanthière. Après avoir marché bien longtemps en silence, et pris un grand détour, elles passèrent la Lys à un gué éloigné de la ville, et, revenant sur leurs pas, elles se trouvèrent au point du jour en face des avant-postes autrichiens. C'était précisément le côté le plus éloigné de la ville: on y avait placé à dessein les ambulances, qui se trouvaient ainsi à l'abri du feu de la place. L'aspect de ces deux femmes inoffensives ne causa pas un grand émoi aux postes avancés, cependant on les interrogea. Emma, dont l'éducation avait été très-soignée, parlait aisément la langue allemande, elle demanda à être conduite près du commandant. Il y avait quelque chose de si tendre et de si doux dans sa voix et dans son regard, que le caporal Schlague, auquel elle s'adressait, s'empressa de lui obéir et la fit conduire près de son supérieur.

Ce commandant était assis devant sa tente, et on le coiffait. A la vue des deux femmes, conduites par des soldats, deux cris éclatèrent en même temps; le premier poussé par Fritz, qui s'écria: Madeleine! le second par l'officier autrichien, auquel Fritz venait de tirer les cheveux d'une manière fort peu agréable.

« Madeleine! s'écria de nouveau Fritz sans faire attention au coup de poing que venait de lui administrer l'officier, Madeleine! et que viens-tu faire ici?

— Où est mon père? s'écria Emma en s'adressant à Fritz.

— Ici à côté, mademoiselle, à l'ambulance.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas près de lui?

— Vous voyez, mademoiselle, l'homme le plus malheureux de France et de Na-

varre. Moi, Fritz Mibrille, homme libre du Midi, transplanté dans le Nord, je me vois obligé de faire la queue à un Autrichien ! Est-ce humiliant ! Mais il l'a bien fallu. Fait prisonnier au moment où je recevais dans mes bras monsieur votre père, dont la blessure est heureusement moins grave qu'on ne le croyait, pour attendre ces farouches ennemis j'ai voulu exercer près d'eux mes petits talents de société, et voilà pourquoi vous me trouvez occupé à démêler ce gros kaiserlich.

— Mais je veux voir mon père ; comment y parvenir ?

— Oui, reprit Madeleine, tu dois savoir ou il est : conduis-nous.

— Doucement, ma bonne amie ; il y a ici un certain caporal Schlague, qui, pour marque distinctive de ses fonctions, porte en sautoir une baguette de noisetier, laquelle vous caresse agréablement les épaules quand on n'obéit pas ou qu'on agit sans ordre ; il faut se méfier de ce monsieur. Avant donc de rien tenter, mademoiselle, dit-il à Emma, demandez de votre voix si douce et si persuasive, à ce gros commandant la permission de voir votre père ; au fond ce n'est pas un méchant homme, ce commandant, je le crois de bonne humeur ce matin.

— Cependant, dit Madeleine, il t'a donné tout à l'heure un certain coup de poing...

— Que veux-tu, je n'entends point sa langue, il faut bien qu'il se fasse comprendre, cet homme, et puis d'ailleurs je suis juste, dans mon étonnement, dans mon ravissement de te voir, je crois bien que je lui ai tiré les cheveux, j'ai dû lui faire du mal, nous sommes donc quittes et voilà tout. Mais je suis sûr que si mademoiselle lui demande à voir son père, il ne la refusera pas. »

Emma s'approcha d'un pas ferme vers le commandant et lui dit avec assurance, dans son idiome : « Monsieur, je me suis exposée aux reproches de mes concitoyens, j'ai affronté le danger que peut

courir une faible femme au milieu de soldats ennemis, je n'ai rien redouté pour accomplir un devoir sacré, pour venir secourir mon père ; Dieu m'est venu en aide jusqu'ici ; maintenant il dépend de vous d'accomplir ce qu'il a si bien commencé. Si vous êtes père, monsieur, vous aurez pitié de moi, car vous penserez combien il vous serait doux, si le sort des armes vous avait fait tomber entre les mains de vos ennemis, d'avoir près de vous votre fille pour vous secourir et pour vous consoler. Monsieur, je vous en supplie à genoux, faites-moi conduire près de mon père qui est là, dit-on, et qui doit souffrir plus encore de mon absence que de sa blessure. »

Il y a quelque chose de si doux dans les regards d'une femme qui prie, quelque chose de si touchant dans la voix d'une jeune fille qui invoque le nom de son père, que le gros commandant se sentit tout ému au son pur de cette voix, à ces regards suppliants qui lui allaient au cœur. Réfléchissant, en outre, qu'au milieu d'un camp si bien gardé, deux faibles femmes ne pouvaient pas être dangereuses, il chargea le terrible caporal Schlague d'accompagner Fritz, qui devait les conduire près du blessé.

M. Delbecque était couché sur un peu de paille sous un hangar improvisé qui servait d'abri à un assez grand nombre de blessés. Nous ne chercherons point à dépeindre la scène touchante qui eut lieu, lorsque M. Delbecque, réveillé par les baisers de sa fille, se trouva dans ses bras, voyant près d'elle Madeleine et Fritz qui pleuraient... le farouche caporal Schlague lui-même essayait ses yeux avec le revers de sa grosse main.

Après les premiers épanchements et les explications nécessaires, Emma et Madeleine s'empressèrent de rendre plus commode la dure couche du blessé : ceux qui ont souffert savent quelle différence il y a entre les soins d'une femme et ceux d'un infirmier blasé sur les maux de ceux confiés à sa garde. Cette différence se fit

bientôt sentir parmi les blessés de l'ambulance, car, actives et empressées, Emma et Madeleine trouvèrent, tout en soignant M. Delbecque, le moyen de secourir les soldats ennemis qui l'entouraient ; aussi quelques heures seulement après leur arrivée bénissait-on leur présence dans ce lieu de douleur.

Il y avait deux jours à peine que la jeune fille était près de son père, lorsqu'un matin un grand mouvement eut lieu dans cette partie retirée du camp autrichien. Les troupes prirent les armes, les tambours battirent aux champs, tout annonça l'arrivée d'un personnage important. C'était l'archiduchesse Christine, fille de l'empereur d'Autriche François I^{er}, sœur de l'infortunée Marie-Antoinette et épouse du duc Albert de Saxe-Teschen qui commandait le siège. Cette princesse était l'objet de calomnies ; les assiégés l'accusaient d'avoir mis elle-même le feu aux obusiers qui incendiaient la ville.

Nous répugnons toujours à croire qu'une femme se rende inutilement coupable d'une action cruelle ; aussi avons-nous voulu remonter à la source de ces bruits, et nous pouvons affirmer que le silence des historiens dont le témoignage pourrait faire foi, et les dénégations des mieux instruits donnent un démenti à ce fait, et prouvent que cette fable ne fut répandue dans la ville de Lille que pour accroître le courage des Lillois et la haine qu'ils portaient à leurs ennemis. La princesse, qui arrivait de Bruxelles, venait visiter les blessés de l'armée autrichienne et s'assurer des soins qui leur étaient donnés. Elle était suivie d'un nombreux état-major et avait près d'elle le gros commandant, qui lui faisait les honneurs de son quartier. Elle aperçut Emma à côté de son père.

« Quelle est cette jeune fille ? demanda-t-elle avec surprise.

— Altesse, répondit d'une voix troublée le gros commandant devenu rouge, c'est une pauvre enfant qui est venue pour

soigner son père, un Français blessé et fait prisonnier dans une sortie. J'aurais dû la repousser, mais elle m'a supplié avec tant de douceur...

— Vous avez bien fait, commandant.

— D'ailleurs je puis assurer à Votre Altesse que je n'ai pas à regretter cet oubli de mon devoir, car cette jeune fille, depuis qu'elle est ici, prodigue avec le même zèle ses soins à tous nos soldats blessés, qui l'ont surnommée leur ange gardien.

— Approchez, mon enfant, dit la princesse en s'adressant à Emma, et ne tremblez pas ainsi. Vous êtes bien jeune...

— J'ai seize ans, madame.

— Et vous avez osé venir ainsi au milieu de cette soldatesque?...

— Mon père souffrait, madame, ma place n'était-elle pas près de lui ?

— Et vous n'avez pas craint...

— Je n'ai craint que pour mon père, madame.

— Vos soins s'étendent aussi, dit-on, jusqu'à nos soldats, à vos ennemis ?

— Ah ! madame, ici il n'y a pas d'ennemis, il n'y a que des malheureux qui souffrent et que Dieu m'ordonne de secourir.

— Vous avez de nobles sentiments, jeune fille, et il serait à désirer que tous vos compatriotes pensassent de même !

— Madame, vous qui me parlez avec tant de bonté, daignez écouter la prière d'une pauvre fille qui vous devra plus que la vie, si vous lui accordez ce qu'elle vous demande. Je n'ai plus de mère, madame ; mon père est mon seul appui ; voyez-le, étendu sur quelques brins de paille, il souffre et je n'ai point ici tout ce qu'il me faudrait pour assurer sa guérison ; oh ! soyez bonne tout à fait ; rendez-le-moi ; il est votre prisonnier, mais on m'a dit que les princes avaient le droit de faire grâce ; laissez-vous toucher, permettez-moi de l'emmener ; le feu de votre artillerie a incendié notre maison, mais au delà de la

ville, nous possédons dans la campagne une autre habitation. Je prierais tant Dieu pour vous et pour lui, que Dieu m'exaucera; il vous récompensera, et me rendra mon père. »

La princesse était émue. « Commandant, dit-elle, aussitôt que ce prisonnier pourra être transporté, vous le ferez conduire aux avant-postes et vous lui rendrez la liberté.

— O madame! s'écria Emma en tombant à genoux, que vous êtes bonne.

— Relevez-vous, mon enfant; seulement, lorsque vous serez de retour dans votre ville, vous direz à ses habitants que cette princesse qu'ils calomnient, qu'ils appellent l'*archi-tigresse* d'Autriche, n'a pu résister à vos larmes, et vous a rendu votre père blessé en combattant contre elle. »

La princesse allait continuer sa marche, lorsque Fritz s'avança en faisant un profond salut : « Illustre princesse, dit-il, je me suis fait prendre pour ne pas quitter mon capitaine, pas plus que Madeleine, mon épouse ici présente, n'a voulu quitter l'enfant qu'elle a nourri de son lait; ne séparez donc pas, grande princesse, ce qui est inséparable, et ayez la bonté d'ordonner à M. le commandant de nous laisser suivre nos maîtres.

— Je veux bien vous accorder votre demande, mais cela me paraît presque inutile, car la ville se rendra avant que l'on puisse rendre la liberté à ce blessé. » La princesse continua son chemin, accompagnée du commandant.

Cette persuasion que Lille se rendrait était l'effet de la confiance du prince Albert, qui redoublait le feu espérant décourager la ville et la réduire. Mais le prince avait compté sans l'héroïsme des Lillois. Tous redoublèrent de zèle et d'intrépidité. Profitant de la nuit, le général Guiscard fit dresser sans bruit, sur le rempart, une formidable batterie composée de dix-huit obusiers du plus fort calibre. Vers deux heures de l'après-midi, il la démasqua subitement,

et ouvrant un feu terrible, il lança dans la tranchée une grêle de gros obus qui serpentant dans la tranchée, et y portant partout la mort et le ravage, jeta l'épouvante parmi les assiégeants.

Heureuse de la promesse qu'elle avait obtenue de la princesse, Emma redoublait de soins près de son père pour nâter sa guérison. Le 6, le canon, qui n'avait pas cessé de tonner depuis sept jours, ne se fit plus entendre; une agitation extraordinaire se manifesta dans cette partie éloignée du camp; Emma crut remarquer qu'on faisait des préparatifs de départ; les fourgons, les voitures se mettaient en route; les troupes les accompagnaient; enfin le 8, Emma, son père, Madeleine et Fritz, se trouvèrent seuls au milieu des débris du camp... tous les Autrichiens s'étaient retirés.

Bientôt des cris de victoire se firent entendre, une foule joyeuse accourut: c'était la population de Lille qui se portait aux retranchements abandonnés. Fritz courut au-devant des vainqueurs, et peu d'instants après, M. Delbecque, placé sur une civière ornée de branches d'arbres, accompagné d'Emma et de Madeleine, était rapporté en triomphe dans Lille, précédé d'un mortier monstre abandonné par l'ennemi, et qu'on plaça comme un trophée glorieux dans la cour de la caserne des canonniers, où il est encore.

Emma avait accompli sa mission filiale; comme la colombe de l'arche sainte, elle avait apporté à son père au milieu des ennemis l'espoir et la consolation. Le souvenir de son dévouement servit encore d'éguide à son père pendant les terribles années qui suivirent et qu'on a appelées *la terreur*. Quand le calme fut rétabli, heureuse et vénérée, Emma était citée par toutes les mères de famille comme un modèle touchant de dévouement filial, et le nom de *douce colombe* que lui avait donné le bon curé de Saint-Étienne, qui n'était plus, lui fut conservé par le souvenir de tous les habitants.

A. JADIN.

REVUE DES THÉÂTRES.

Le Juif Errant, opéra en cinq actes, paroles de MM. Scribe et de Saint-Georges, musique de Fr. Halévy.

Un faubourg de la ville d'Anvers, en 1190. Au fond, à droite, les bords de l'Escaut couvert de navires dont on aperçoit les mâts; au fond, à gauche, les portes de la ville et les remparts; sur le premier plan, à droite et à gauche, des boutiques; au loin, la campagne bordée de quelques falaises.

C'est un jour de kermesse; des paysans et des paysannes des environs, des seigneurs et des grandes dames, des bourgeois et des bourgeoises de la ville, en habits de fête, se promènent et visitent les boutiques; des Bohémiens et des Bohémiennes dansent sur la place. Théodora, jeune batelière, et Léon, son frère, âgé de dix ans, sortent de chez eux, appuyés chacun sur une rame. Le peuple s'arrête devant des bateleurs ayant pour enseigne un tableau représentant *le Juif Errant*. Un seigneur qui regardait ce tableau demande : « Quel est cet homme à l'air triste et fatal? qui sait le nom de ce chrétien? — C'est un juif, répond Théodora. — Un juif dont tu connais l'histoire? s'écrie un matelot. — Qui ne connaît *le Juif Errant*? reprend Théodora; mon aïeul en avait conservé la mémoire et nous en parlait souvent. — En vérité! disent les matelots, se groupant autour d'elle. — Bien plus, il disait que nous étions ses descendants, par Noéma, sa fille. — Raconte-nous cela! ces récits nous amusent, c'est notre seul passe-temps lorsque nous sommes à bord. — Eh bien, dit Théodora, vous savez qu'Ashtvérus étant devant sa porte, refusa au Seigneur la permission de s'y reposer, comme il portait sa croix; le Seigneur lui dit : « Tu marcheras toujours, jusqu'à ce que je revienne sur la terre, » et depuis mille ans, dès qu'il a demeuré un

quart d'heure dans le même lieu, un ange du Seigneur lui crie :

Marche! marche! marche toujours!...
Sans vieillir accablé de jours!...
Marche! marche toujours!
Toujours!! »

La nuit est venue par degrés; on entend sonner le couvre-feu; une garde de nuit, conduite par un officier, s'avance sur la place. « Retirez-vous, dit-il à la foule, fermez portes et fenêtres, éteignez toutes les lumières, excepté la lampe qui doit brûler aux pieds de la Vierge. Plus de chants, plus de bruit! c'est l'heure du repos; rentrez chez vous, bons bourgeois; » et la foule se retire en répétant à voix basse : « Plus de chants, plus de bruit! c'est l'heure du repos. »

Bientôt l'orage gronde; au milieu d'une profonde obscurité, une lueur brille... et l'on voit Ashtvérus, appuyé sur un bâton, qui traverse lentement les remparts et disparaît. De tous côtés, des malandrins, des routiers et des mauvais garçons s'avancent sur la place déserte; les uns se réunissent au milieu de la place, les autres en gardent les issues. « La ville est à nous! disent-ils. Dès que la nuit est venue, la justice dort, malheur à l'honnête homme! à la dame en litière, au grand seigneur à pied... ni paix ni merci!... La ville est à nous! » Trois autres malandrins accourent : le premier tient une épée nue, le second un coffret, le troisième un enfant, caché sous son manteau. Ludgers, leur chef, les suit, et leur dit d'une voix agitée : « Cette dame en litière que vous avez assassinée... — Tant pis pour elle! répondent-ils d'un air farouche. — Non! c'est tant pis pour nous! car c'était la comtesse de Flandre; elle allait rejoindre Baudoin, son époux, notre maître, empereur d'Orient; ce coffret renferme ses titres, ses bijoux; cette enfant,

c'est sa fille. — A nous les bijoux, s'écrient les trois malandrins, et que l'enfant périsse ! » Mais Ludgers veut leur arracher le coffret ; ils tirent leur poignard et vont se battre entre eux... « Ce coffret est à moi, s'écrie l'un des bandits ; j'ai frappé la comtesse. — Eh bien ! je t'accorde le droit de frapper sa fille, répond Ludgers montrant l'enfant endormie sur un banc de pierre. — Merci !... moi, je cède l'enfant à qui voudra la prendre... — Je la prends ! » dit Ashvérus paraissant au milieu des éclairs et du tonnerre. Mais comme il sait leur crime, les bandits se précipitent sur lui pour le tuer... leurs épées, leurs poignards se brisent... « Qui donc es-tu ? » lui demandent-ils avec effroi. Sans leur répondre, il découvre sa tête et leur montre sur son front une croix sanglante.... à cette vue, ils se sauvent épouvantés, en criant : « *Le Juif Errant !* »

Resté seul, Ashvérus regarde alternativement l'enfant qui est couchée et la maison de Théodora. « O mon seul bien sur terre ! ô ma seule famille ! dit-il avec tristesse. Ici, le sort rassemble deux filles issues d'un sang qui fut le mien, du sang de Noéma. L'une est vouée au travail (il regarde la maison de Théodora), et l'autre est condamnée au trône (il regarde l'enfant endormie). » Théodora revient du port ; à sa vue Ashvérus est près de s'évanouir. « Pauvre voyageur ! lui dit-elle, entrez en mon logis, venez vous reposer. — Merci, ma fille, je ne puis rester plus d'un quart d'heure ; je dois marcher toujours. — C'est *le Juif Errant* ! pense Théodora ; il vient de se trahir. Mon père ! s'écrie-t-elle tendant ses bras vers lui. — Oui, répond Ashvérus en la serrant sur son cœur, je suis ce chef de ta race, ce maudit qui depuis mille ans n'a eu qu'un bonheur, celui de t'embrasser. — Mon père, restez près de moi ! — Je dois partir ; mais tu vois cette enfant couchée sur ce banc de pierre : c'est le dernier reste d'un sang royal, Irène, fille de Baudouin ; veille sur elle, je veillerai sur

toi. — Oh ! restez encore ! (On entend dans les cieux une musique imposante et terrible.) — Tu l'entends?... Dieu ne le veut pas ; il me faut m'éloigner sans te bénir ! Oh ! souffrir toujours et ne mourir jamais ! » Le ciel est en feu, la foudre éclate... Ashvérus s'enfuit comme entraîné par une force supérieure.

Dans la Bulgarie, au pied du mont Hémus.

Théodora était partie d'Anvers pour se rendre à Byzance, avec Léon, son frère, et Irène, qu'elle voulait amener à Baudouin, comte de Flandre, son ancien maître, devenu empereur d'Orient, lorsqu'en route elle apprit ses revers et sa mort, et vint cacher l'orpheline au pied du mont Hémus. Douze ans se sont écoulés. Irène et Léon, assis sur un banc champêtre, à la porte de Théodora, sont occupés à lire dans les saintes Écritures. Ludgers et quelques-uns de ses malandrins se sont faits marchands d'esclaves ; ils viennent demander l'hospitalité. « Nous nous rendons à Byzance, dit Ludgers à Théodora, où, après douze ans de discordes et de guerre civile, on va placer sur le trône Nicéphore, un prince grec. — Cependant, on prétend que Baudouin avait une fille, répond Théodora. — Cette fille est morte... d'ailleurs Nicéphore a le peuple pour lui. Mais, c'est trop discourir, ajoutet-il, souper vaudrait mieux. » Théodora va s'occuper de servir ses hôtes, et fait rentrer son frère, ainsi qu'Irène ; les regards que Ludgers jette sur elle l'inquiètent. En effet, Ludgers ayant entendu parler de la beauté de la jeune fille, vient pour l'enlever et la vendre à Nicéphore. Il réussit dans son projet : Irène a disparu avec les marchands, et Théodora ainsi que son frère partent pour la délivrer. Léon surtout est au désespoir, car il aime Irène, dont il ignore la haute naissance.

La grande place de Thessalonique. Une large rue montueuse conduit à un vaste pont qui domine la ville. La rue et le pont sont couverts d'hommes, de femmes et d'enfants por-

tant les uns des torches allumées, les autres des fagots dont ils construisent un bûcher pour en faire plus tard un feu de joie, en l'honneur de la Saint-Jean.

Nicéphore paraît suivi de quelques seigneurs et de Ludgers, qui lui dit qu'il ramène des beautés dignes d'un empereur. — Voyons ces merveilles, répond en souriant Nicéphore. — Prince! c'est trop d'honneur pour elles et pour moi. » Il fait un signe!... une troupe de belles esclaves sort d'un bazar et vient danser sur la place, devant l'empereur; mais aucune ne lui plaisait, quand il aperçoit Irène, que Ludgers vient de faire amener. Il admire sa grâce, son air de naïve candeur, et s'écrie : « Ton esclave est à moi! fixes-en le prix? » Mais Irène s'éloigne avec terreur de Nicéphore, elle tombe à genoux, elle appelle à son secours Théodora, Léon... Le ciel s'obscurcit, le vent s'élève, le tonnerre gronde dans le lointain et se rapproche en augmentant. Irène, que des muets de la garde de l'empereur entraînent, s'écrie : « Personne sur la terre ne viendra-t-il à mon secours? — Moi! » répond Ashvérus paraissant au milieu de la place; puis, s'adressant au peuple : « Souffrirez-vous qu'on entraîne captive la fille de Baudoin, l'héritière du trône? — Cet homme est un imposteur! s'écrie Nicéphore. — J'ai dit la vérité, reprend Ashvérus. — Qui le prouvera? — Dieu! — Je l'accepte pour juge, répond Nicéphore. J'en appelle à l'épreuve du feu. Qu'on saisisse ce blasphémateur et qu'on le jette dans ce bûcher dressé pour la Saint-Jean. » Les gardes entraînent Ashvérus, le jettent sur le bûcher; on y met le feu... les flammes s'élèvent autour de lui, et, montrant Irène, le *Juif Errant* s'écrie : « C'est la fille de votre roi! » puis, montrant Ludgers : « Les complices de ce bandit l'ont enlevée à sa mère, qu'ils ont assassinée. » Le peuple, effrayé de ce miracle, abandonne Nicéphore, crie : « Vive l'impératrice! » entoure Irène, et se pros-

terne à ses pieds, tandis qu'Ashvérus, qui s'éloigne, étend du haut du pont la main sur elle en signe de protection.

Constantinople. Dans le palais des empereurs d'Orient, une vaste salle de style byzantin, au milieu de jardins magnifiques. Au fond, une terrasse donnant sur le Bosphore.

Des jeunes filles préludent, en dansant, à la fête qui va se donner pour l'avènement de l'impératrice Irène. Les dames de sa cour descendent les degrés de la terrasse, précédant leur jeune souveraine qui sort de ses appartements. « Ah! dit-elle dans sa joie, je crois à peine à ce glorieux changement! Est-ce moi? sainte Vierge! est-ce moi, la pauvre Irène, qui suis impératrice d'Orient? Mais sans Théodora, sans son frère, je ne puis être heureuse... j'aimerais mieux le malheur avec eux. » Elle les a fait chercher, elle les attend... Ils entrent, conduits par le grand maître du palais. Irène se couvre de son voile et fait signe aux dames de la cour de s'éloigner. « Ah! madame, lui dit Léon, on nous a enlevé notre sœur, notre amie, l'ange de notre maison; rendez-la-nous, madame, nous l'aimons tant! — Elle vous sera rendue, » dit Irène en leur tendant la main avec une tendre émotion... Ils la reconnaissent!... Théodora remercie Dieu d'avoir rendu la couronne à la fille du comte Baudoin; mais Léon se désespère, car ne connaissant pas la haute naissance d'Irène, il l'aimait avec l'espoir de l'épouser.

Le grand maître du palais vient annoncer à sa souveraine que les seigneurs de l'empire demandent à lui présenter leurs hommages. Elle s'assied sur son trône et fait asseoir Théodora et Léon à ses côtés; alors une marche solennelle commence; tous les grands de l'empire viennent saluer l'impératrice; la garde immortelle, puis le sénat, servant de cortège à Nicéphore; deux sénateurs portent sur un coussin de velours le sceptre et la couronne impériale. Nicéphore, s'arrêtant devant Irène, lui

dit : « Le sénat reconnaît vos droits, madame ; mais pour terminer douze années de discorde, il veut, par un hymen, que mes droits soient unis aux vôtres... Le sceptre, il ne vous l'accorde qu'à ce prix. »

Irène, qui aime Léon, préfère renoncer au trône, mais Théodora lui dit qu'elle n'en a pas le droit, que son père, du haut des cieux, lui ordonne d'accepter son héritage. Pendant cette hésitation, Nicéphore fait signe aux sénateurs d'approcher la couronne, il la présente à Irène, qui, en regardant Léon et comme par une inspiration soudaine, la saisit et se la place elle-même sur la tête. On crie : « Vive l'impératrice ! » toutes les épées se tirent, les drapeaux s'agitent, et Léon tombe presque évanoui dans les bras de sa sœur. Un riche palanquin est apporté par la garde varengienne, Nicéphore y fait monter la jeune impératrice, qui sort triomphalement entourée de toute sa cour.

L'oratoire de l'impératrice. Portes latérales à droite et à gauche ; porte au fond, cachée sous une vaste draperie.

Léon veut voir Irène, lui dire qu'il l'aime, et mourir. Il est introduit par une des femmes de l'impératrice ; Irène l'attendait. Mais quand Léon sait combien il est aimé lui-même, il se propose de soulever le peuple et de lui demander pour l'impératrice la liberté de se choisir un époux ; les deux jeunes gens se jurent d'être fidèles l'un à l'autre, se séparent, et sortaient vivement, chacun de son côté, lorsque la portière du fond se soulève, laissant voir Nicéphore et Ludgers. « Ils ont dicté leur arrêt, s'écrie Nicéphore : la mort à cet homme !... à cette femme, la honte ! » La portière retombe.

Il fait nuit. Un site pittoresque ; des ruines sur une des rives du Bosphore.

Ashvérus, seul, descendant au milieu des ruines : « Dieu de justice ! Dieu de clémence ! est-il vrai, comme le disent les prêtres, que bientôt va sonner l'heure où

l'univers détruit rentrera dans le chaos?... La fin du monde serait la fin de mes souffrances ! Mon crime fut bien grand, mon Dieu ! mais jette un œil de pardon sur ma longue misère ; jamais la prière la plus ardente n'a pu l'adoucir ; je suis repoussé des hommes, je n'excite pas une larme amie... Ah ! s'écrie-t-il avec désespoir, tout meurt ! moi seul ne peux mourir ! » Il rentre dans les ruines, en voyant venir des bandits commandés par Ludgers. Ashvérus les écoute avec effroi, car ils préméditent un crime. « Un homme, disent-ils, va passer se rendant à sa demeure, la nuit nous favorise... tuons-le !... c'est l'ordre de Nicéphore... tirons nos poignards et cachons-nous sous ces rochers. »

Léon arrive, ainsi que Théodora. « Oui, ma sœur, lui dit-il, le peuple se soulève en faveur d'Irène, mon bonheur est certain. — Ta mort est certaine ! » reprend Ashvérus sortant des ruines. Théodora jette un cri... elle a reconnu le *Juif Errant*. » Ne craignez rien, mes enfants, leur dit-il, je vous défendrai ; ce sang que l'on veut verser, c'est le mien. — Je ne veux pas de ton secours, s'écrie Léon, c'est toi qui appelles le malheur sur nous... va-t'en ! » Ludgers s'avancant désigne Léon. « Reste là, lui dit Ashvérus, mon corps est un bouclier que ne peut percer le poignard. — Mon frère ! s'écrie Théodora, n'expose pas ta vie ! » Mais Léon se dégage de leurs étreintes. « Ludgers, je te connais !... me connais-tu ? lui demande Ashvérus. — C'est lui ! » s'écrient les bandits s'éloignant avec terreur ; Léon était sauvé !... La trompette de l'ange vengeur éclate dans le ciel, sa voix crie : « Marche !... marche toujours ! » Ashvérus recule malgré lui. « Ils vont l'assassiner ! lui crie Théodora, et tu t'enfuis !... songe que c'est le dernier de ta race. — Pitié ! dit Ashvérus s'adressant à l'ange invisible, pitié ! non pour moi, mais pour mon fils ! » La voix de l'ange répète : « Marche ! marche toujours ! » C'est alors que Léon, se voyant

désarmé par les bandits, appelle *le Juif Errant* à son secours ; mais l'ange paraît son épée flamboyante à la main. La foudre éclate : à sa lueur, on voit Ludgers donnant un coup de poignard à Léon et le précipitant dans la mer ; Théodora s'évanouit, et *le Juif Errant* s'éloigne avec désespoir, poursuivi par l'ange vengeur.

Une vaste étendue de mer venant mourir sur une grève aride et sauvage.

Ashvérus y a été conduit par l'ange, il y retrouve Irène, Théodora et Léon que les flots ont ramenés vivants. « Chacun te fuyait ici-bas, lui dit Léon, Dieu m'avait placé sur tes pas afin d'adoucir ta misère, et je t'ai repoussé, mon père !... pardonne-moi ! — Viens goûter le repos dans nos bras, c'est un refuge que Dieu t'a donné sur la terre, lui dit Théodora. » Ashvérus sent couler ses pleurs pour la première fois... Dieu le prendrait-il en pitié ?... Puis, comme inspiré, il s'écrie : « Partez ! mes enfants, la destinée qui vous attend se révèle à mes yeux... Nicéphore est tombé, et tout un peuple appelle Irène sur le trône de ses aïeux. — Nous ne te quittons plus, lui disent-ils. — Hélas ! mon sort est d'être quitté... Partez ! je le veux... Allez ! et implorez pour moi la bonté de Dieu. » Ils s'éloignent en promettant de demander pour lui le repos. Ashvérus éprouve dans tous ses sens une lassitude extrême, il lui semble que c'est la mort... il chancelle et tombe sur un des rochers de la plage.

Des vapeurs s'élèvent sur la mer, des nuages épais descendent des cieux, de pâles éclairs sillonnent les nuages, au milieu desquels on voit traverser l'ange exterminateur faisant retentir la trompette du jugement dernier.

Les nuages se dissipent, et l'on aperçoit l'immense vallée de Josaphat.

Au milieu de cette solitude, des anges, placés aux quatre points cardinaux, appellent les morts au jugement dernier ; les tombeaux s'ouvrent. « Qui donc vient nous

réveiller sous notre froide tombe ? disent les trépassés. — C'est la voix du Seigneur qui vous appelle, répond l'ange exterminateur paraissant au fond de la vallée ; morts, levez-vous ! devant la puissance éternelle, paraissez tous ! — La voix du Seigneur nous appelle, répètent les morts, levons-nous ! devant sa puissance éternelle courons tous ! — Le voilà, reprend l'ange, ce jour redoutable où Dieu, dans sa justice, fera la part des élus. — Seigneur ! prends-nous pour tes élus ! » s'écrient les morts tendant leurs bras vers le ciel.

Sur un signe de l'ange, la vallée de Josaphat disparaît, l'on aperçoit le gouffre béant de l'enfer d'où s'élance, du milieu de torrents de flammes, une bande de démons ; ils saisissent les pécheurs que leur désigne l'épée de l'ange, et les entraînent dans le gouffre : « Enfin ! disent les démons, ils vont pleurer de nos pleurs. » L'ange exterminateur désigne un groupe d'élus, on entend un chœur d'anges invisibles qui leur dit : « Venez ! les hôtes des cieux. » Les maudits crient en vain miséricorde, entraînés par les démons qui se sont emparés d'eux.

Le jugement dernier.

Le ciel rayonne de feux divins, il s'ouvre... et l'on voit les Trônes, les Séraphins, les Anges, les Dominations recevant les bienheureux que leur envoie l'Ange de justice, tandis que, du milieu des flammes qui sortent de terre, on aperçoit les démons attirant à eux les damnés.

Puis, les nuages s'amoncellent de nouveau... tout redevient obscur... le chaos recommence.... quand il se dissipe.... on retrouve la plage déserte, et *le Juif Errant*, couché sur un des rochers de la plage. Au jour naissant, il se réveille sous l'épée de l'ange vengeur, debout près de lui. « Ah ! s'écrie-t-il avec désespoir, mon sort n'est pas achevé, j'espérais que mes misères étaient finies, je me croyais mort... je rêvais !... » L'ange lui répète :

Marche! marche! marche toujours!
Sans vieillir accablé de jours!...
Marche! marche! marche toujours!
Toujours!!

On entend la trompette céleste, et le pauvre *Juif Errant*, reprenant son bâton, se remet péniblement en marche et fuit devant l'ange qui le poursuit.

Mais rassurez-vous sur son sort, mesdemoiselles, *Ahasuérus* ou *Asharérus*, ou *Ashvérus* (prononcez *Asvérus*), le héros de cette légende, qui personnifie le peuple juif, se repose; s'il voyage, ce n'est plus que pour ses affaires ou ses plaisirs; il est propriétaire, honoré, considéré selon qu'il le mérite; s'il ne fournit plus de reines à Constantinople, peut-être que d'autres trônes sont occupés par les descendants de Noéma... mais on a sans doute perdu leur origine.

La musique de cet opéra est l'œuvre d'un maître savant et habile, elle se fait remarquer par la richesse et l'élévation des idées, par la hardiesse et la nouveauté des conceptions. Des instruments nouveaux, les sax-horns, semblables à des serpents qui vous regardent avec une gueule béante, y font dignement l'office des trompettes du jugement dernier.

Parmi les ballets, on cite celui du berger Aristée, rappelant ses abeilles, représentées par de légères danseuses, tandis que la musique imite le bourdonnement de ces mouches dorées, lorsqu'elles volent à travers les champs. Les décorations sont admirables, et toutes ces magnificences : musique, peinture et danse, forment du *Juif Errant* un beau et puissant spectacle qui fait honneur à notre grand Opéra.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSEY.

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

Marie Stuart, amenée jeune en France, fut destinée au dauphin François, fils de Henri II. Elle était fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Guise, nièce du cardinal de Lorraine et de François de Guise, son illustre frère. Son père étant mort quelques heures après sa naissance, Marie fut sacrée à neuf mois reine d'Écosse; à quinze ans elle épousa le jeune dauphin, et en 1559 elle monta avec lui sur le trône. Le jeune roi vécut peu; devenue veuve (1560), Marie retourna en Écosse. On connaît sa vie, ses malheurs, sa fin tragique, qui ont tant de fois exercé la plume des poètes, des romanciers et des historiens.

Charles IX, frère de François II, avait épousé Elisabeth d'Autriche, douce, belle, intelligente et pieuse princesse. Elle était fille de Maximilien II, et petite-fille de Charles-Quint. On dit que cette charitable reine passa la nuit de la Saint-Barthélemy, occupée à pleurer et à prier pour son mari dont elle jugeait l'âme en grand péril. Elle soi-

gna Charles IX, dans sa dernière maladie, avec le plus tendre dévouement, et après sa mort, elle se retira en Autriche, au couvent de Sainte-Claire à Vienne, où elle mourut en 1592, laissant à la cour la réputation d'une princesse aussi gracieuse que bonne, et dans le cloître la réputation d'une sainte.

Louise de Vaudemont, fille de Nicolas de Lorraine, épousa Henri III, en 1575, et donna à une cour dissolue le spectacle des plus douces et des plus pures vertus. Elle aimait tendrement son mari qui la négligeait, et sa piété seule la consolait en ses peines domestiques et au milieu des troubles de l'État. Lorsque le roi eut été assassiné, en 1589, elle se retira dans ses terres, où elle vécut dans la retraite, occupée de prières et de bonnes œuvres. Cette princesse mourut en 1601.

Marguerite de France, fille de Henri II, sœur de François II, de Charles IX et de Henri III, épousa Henri de Navarre, sans l'aimer et sans en être aimée. Ce mariage

fut malheureux, et la désunion des époux devint telle, que Henri fit enfermer sa femme au château d'Usson ; comme leur mariage forcé était resté sans postérité, ils sollicitèrent le divorce et l'obtinrent. Henri IV épousa ensuite Marie de Médicis. Marguerite vécut à Paris jusque dans un grand âge, seule, triste, déconsidérée, quoiqu'elle fût le dernier rejeton de cette

brillante race des Valois, et qu'elle fût remarquable par la grâce et la culture de son esprit. Mais, on le voit par cet exemple, la vertu seule assigne aux femmes leur véritable rang, et parmi ces quatre reines, les deux seules qui furent calmes, sinon heureuses, furent celles qui se réfugièrent dans la piété, dans la charité et dans le culte des vertus domestiques.

Économie Domestique.

PATÉ DE VEAU ET JAMBON.

Prenez 1 kilogramme de rouelle de veau, coupez-la en tranches de l'épaisseur du petit doigt, dans le sens de la viande ; ayez 250 grammes de porc haché très-fin et 500 grammes de jambon coupé en tranches. Placez dans le fond d'une terrine de faïence, de forme ovale : une tranche de veau, couvrez-la d'une tranche de jambon, placez dessus un lit de porc haché ; recommencez à mettre une tranche de veau, une tranche de jambon, un lit de porc, jusqu'à ce que la terrine soit remplie ; ayez soin de saler et de poivrer les tran-

ches de veau, et de mêler au tout quelques clous de girofle et de la noix muscade râpée, versez sur ces viandes un bon verre de vin de Madère ou de vin de Bordeaux et une cuillerée de fort vinaigre ; couvrez avec le couvercle ; appliquez autour de ce couvercle, afin de le fermer hermétiquement, de la pâte que le boulanger vous vendra ou que vous ferez vous-même, en délayant un peu de farine dans de l'eau. Mettez dans un four doux, et laissez-y le pâté durant quatre heures.

PATÉ DE LIÈVRE.

Désossez un lièvre, hachez-en la chair avec six oignons, persil et thym ; ajoutez un kilogramme de lard, aussi haché ; poivre, sel, clous de girofle. Arrangez le tout par couches régulières dans une terrine

de faïence ; bouchez-la avec de la pâte, comme pour le pâté de veau ; mettez au four et laissez-y le pâté durant trois heures ; ne le découvrez que lorsqu'il sera refroidi.

CONFITURES DE ROSES.

Manière polonaise.

Prenez de grosses roses rouges, ou des roses mille-feuilles, mais celles-ci ont plus d'amertume ; effeuillez-les, avec des ciseaux retranchez de ces feuilles tout ce qui est jaune ou fané, pesez 500 grammes de ces feuilles et un kilogramme 500 grammes de sucre que vous réduisez en poudre ; partagez ce sucre en deux parts égales, mettez dans une terrine de terre vernie

les 500 grammes de feuilles de roses et les 750 grammes de sucre, pétrissez le tout jusqu'à ce que le sucre soit fondu et que les feuilles aient donné leur jus ; mettez dans une casserole de cuivre, non étamée, les 750 grammes de sucre, versez dessus 8 verres d'eau, placez cette casserole sur le feu ; quand le sucre est bien cuit, et que 2 verres d'eau se sont évaporés, retirez la

casserole, jetez dedans le mélange de feuilles de roses et de sucre; délayez le tout avec une écumoire, de manière à ce que chaque feuille soit détachée dans le sirop; ajoutez-y le jus d'un citron, remettez la casserole sur un feu très-doux pendant une demi-heure, goûtez à cette confiture, et si les feuilles sont tendres sous la dent, elle est à son point de cuisson: mettez-la dans des pots.

Je viens de recevoir cette recette d'une

de nos sœurs de Pologne, et l'absence des roses ne m'ayant pas permis de l'essayer, je vous l'envoie, car au mois de juillet il serait trop tard, *les roses...* vous le savez, *ne durent qu'un matin...* du mois de juin. Je vous ferai observer qu'en France les grosses roses rouges sont rares, et les grosses roses roses beaucoup plus communes, ce serait donc des roses roses que vous employeriez de préférence.

CORRESPONDANCE.

Chaque saison apporte, je ne dirai pas sa peine, mais son plaisir, et je vois que les bonnes gens ont raison quand ils disent: *Il faut remercier le bon Dieu de tout!* Tu sais combien j'attendais l'hiver avec joie, combien je faisais l'éloge du coin du feu et des causeries autour d'une table ronde... Eh bien, ma chère, je crois que j'aime autant le clair de lune et les causeries au pied d'un arbre... l'obscurité et le silence aidant à la mémoire, on n'en raconte que mieux, puis on n'en est que mieux écouté. Es-tu comme moi? Il y a des personnes avec lesquelles je ne trouve jamais rien à dire, et avec lesquelles je dis toujours très-mal; c'est que leurs yeux ne savent pas écouter, c'est que par un mot elles ne savent pas soutenir, aider, encourager... Savoir écouter est une science que je te recommande, ma mignonne, elle te fera toujours paraître aimable; d'ailleurs, savoir écouter est encore un moyen de savoir s'amuser.

Nous nous trouvions dernièrement quelques amies, celles que tu connais déjà, réunies, le soir, dans un de ces jardins si précieux à Paris. Nous étions assises bien près l'une de l'autre, et nous causions de toutes choses. « Comment, mesdemoiselles, trouviez-vous notre Paris pendant ces jours de fêtes? nous demanda Louise, chez qui nous étions en visite.

— Mais très-amusant, répondis-je. On rencontrait la Parisienne vêtue d'une robe de taffetas noir, sa jupe couverte de trois hauts volants, en droit fil, ornés d'abord d'un ruban de velours noir, haut de 5 centimètres, partant du bas du volant replié sous le velours, puis 2 centimètres au-dessus de ce ruban, un ruban de velours large de 1 centimètre, et, 2 centimètres au-dessus de ce même ruban, un second petit ruban pareil. Son corsage était à basquines, garnies de deux petits velours semblables à ceux des volants. Les manches pagodes garnies de même, ainsi que les devants du corsage, entr'ouvert pour laisser passer un gilet en mousseline brodée, doublé de taffetas blanc; sur sa tête, un chapeau de crin, orné de violettes formant guirlande derrière, terminée par une touffe de chaque côté; un ruban violet passé simplement sur la passe; sous la passe, des violettes mêlées à des petits rubans de velours noir. Ses cheveux blonds étaient en bandeaux gonflés, et une tresse passait sur son front, 3 centimètres au-dessus de la racine des cheveux. Elle portait un cachemire de antaisie, des bottines noires, une ombrelle violette et des gants paille.

— Tu viens de décrire une élégante toilette de printemps, reprit Florence. Sur dix femmes, il y en a huit en noir; j'en ai

vu plusieurs en bleu de France : la robe garnie de même que la précédente ; le chapeau, en paille d'Italie, était orné d'une grosse rose moussue placée du côté droit, sur la passe ; le bavolet était formé d'une bande de paille d'Italie, le ruban était blanc ; sous la passe étaient posés des boutons de rose, moussus ; cette dame avait des bandeaux de cheveux bruns, ondulés, et trois rubans de velours noir, formant une tresse, étaient posés au-dessus de la naissance de ses cheveux. Elle portait une étroite écharpe de dentelle noire, garnie, du côté qui tombe sur la robe, ainsi que du bas, d'une haute dentelle noire froncée ; des bottines bleu de France, des gants gris perle, et une ombrelle rose...

— Ah ça, mesdemoiselles, interrompt Louise, nous ne sommes pas encore mariées, dites-nous donc, s'il vous plaît, les toilettes des jeunes personnes que vous avez remarquées.

— Mon Dieu, ne te fâche pas, reprisenje, voilà ! J'ai remarqué une robe de taffetas noir, garnie au-dessus d'un ourlet haut de 8 centimètres, d'un rang de larges rubans de velours noir, et de deux rangs de petits rubans, placés comme pour les volants de taffetas noir ; si l'on veut ajouter un second ornement pareil au-dessus de celui-ci, cela fera une garniture haute de 30 centimètres. Sur une robe bleue de France, j'ai vu la jupe ornée de neuf rangs de rubans de velours noir, inégaux, posés, à partir du haut de l'ourlet, trois par trois. Les corsages se font de même que ceux des dames, ainsi que les gilets, qui ressemblent beaucoup à des fichus de jaconas, garnis au col, ayant devant des bandes brodées formant jabot, et fermés par des boutons. Si ces demoiselles avaient les bras maigres, leurs manches de dessous, cousues au fichu, étaient froncées du bas et cousues à un petit entre-deux. Des fleurs et des velours ornaient le dessous de la passe des chapeaux ; sur le dessus, on avait posé, à plat, un large ruban. J'ai remarqué

que l'on portait cette année des rubans rouge-giroflée, cette couleur s'harmonise avec les chapeaux de crin noir et le velours noir. J'ai vu des mantelets de percale dont le fond était brodé à l'anglaise ; le tour de ces mantelets était festonné, et dans chaque dent on avait placé un des dessins du fond. J'ai vu des petites filles et des petits garçons, dont les casaques de nankin étaient brodées à l'anglaise, en coton blanc ; c'était original.

— C'est bien ! mais vous avez vu des étrangères que les fêtes ont attirées à Paris,

— Oui, des dames de province ; on les reconnaissait au peu d'ensemble de leur toilette. Ici, il nous est bien égal d'être vues souvent mises de même, mais en province, il faut changer, et ne pouvant changer tout, on change le châle une fois, le chapeau une autre fois, de là une toilette sans harmonie... et puis elles aiment trop les couleurs claires. J'ai vu des demoiselles anglaises, pur sang, ayant leurs robes de mousseline imprimée, gonflées par des jupons en crinoline, portant des katzawecks en velours noir éclatants de jais noir, et, au mois de mai ! ornées d'un boa, tourné deux fois autour de leur cou...

— Il paraît, interrompt Marie, que le boa, proscrit de France, est devenu citoyen des Trois-Royaumes ?

— J'ai vu des Espagnoles vêtues d'une jupe de soie de couleur claire, d'un corsage de velours noir, montant, à pointe, et à manches justes ; sur leur tête nue, ornée de deux boucles de ruban rose dont les bouts tombaient de chaque côté des joues, était jeté un voile de dentelle noire retombant en écharpe et attaché de chaque côté de la tête par une riche épingle. Elles marchaient sur nos boulevards en jouant d'un grand et bel éventail. J'ai vu des chefs arabes, la tête couverte d'une toile de laine blanche, arrêtée par deux ou trois rangs de corde faite de crins noirs ; portant des bottes de maroquin jaune, et se dandinant d'un air noble et digne, le bras

gauche enveloppé dans les plis de leur bur nous blanc.

— A propos, dit Berthilde, je ne dirai pas j'ai vu, mais j'ai lu que ces chefs ayant témoigné le désir de voir la veuve du maréchal Bugeaud, le khalifa de Constantine a pris la parole, et dit : « Nous avons voulu voir dans son deuil, dans sa douleur, la compagnie de celui qu'ennemi nous redoutions et que soumis nous avons aimé. Nous avons voulu déposer aux pieds de sa veuve notre reconnaissance, car le maréchal a semé le bien dans notre pays, comme le laboureur sème l'orge dans ses sillons ; son nom est écrit dans nos cœurs comme ses œuvres l'ont gravé dans nos montagnes et dans nos plaines. » Puis chacun parlant à son tour, « Dieu l'avait béni, disait l'un, les six années de son gouvernement furent six années de fertilité... son éperon nous portait bonheur. » Celui-ci avait assisté à la bataille d'Isly ; celui-là avait vu le maréchal, pendant la rude campagne d'hiver de 1846-1847, visiter les prisonniers arabes, et comme les fatigues et les privations avaient tari le lait de plusieurs de leurs femmes, le duc, ne s'en reposant sur personne, alla lui-même choisir trois chèvres laitières et les distribua à ces pauvres mères, dont il sauva ainsi les enfants. « Mon jeune frère était parmi eux, ajouta un autre chef ; il lui doit donc la vie. » Et comme ces détails faisaient pleurer la maréchale : « *Allonge ta patience,* reprit un bac-agma, il arrive quelquefois qu'un olivier, le roi de nos forêts, est abattu par la tempête, mais de son tronc s'élève un rejeton qui souvent monte plus haut que son père ; puis il prit la main du jeune Charles d'Isly et ajouta : Grâces soient rendues à Dieu de nous avoir procuré la satisfaction de voir le fils et la veuve de celui qui remplit nos cœurs et nos bouches ; en les contemplant, il nous a semblé que notre auguste maréchal n'était pas mort en entier. »

— Mais tout ceci est très-bien dit,

reprit Berthilde, et ces adorateurs de Mahomet seraient dignes d'être chrétiens. Mon Dieu, mesdemoiselles, qu'il y a de grâce et de poésie dans notre douce et sainte religion ! Vous savez que le quatrième dimanche de carême, le saint-père bénit une rose d'or. Cette année, c'est son Em. le cardinal archevêque de Besançon qui a chanté la messe. Les ornements du célébrant étaient couleur de rose, le pape même portait une chape et une étole de la même couleur, les cardinaux avaient la soutane, la ceinture, la mosette et la mantelette de la même nuance, et ils gardent cette couleur pendant toute la journée, qui n'est pas appelée vainement *le dimanche des roses* ; c'est une oasis au milieu du désert de la sainte quarantaine !...

— Ordinairement, ajouta Florence, sa sainteté envoie la rose à une reine... Isabelle la Catholique y aurait droit, cela la consolerait de l'attentat qu'un misérable a porté sur sa vie.

— Ah ! mesdemoiselles, reprit Louise, voilà une triste chose que j'ai à vous apprendre. On dit que mistress Bloomer, fondatrice du bloomérisme, a été tuée à Boston par son mari.

— Pauvre femme ! dit Berthilde. Savez-vous comment un mariage vient de se faire près de New-York : M. Samuel Sellers a pris mademoiselle Sarah Abboth par la main, et au milieu d'une place il a prononcé ces mots : « En présence de tous ceux ici présents, je prends Sarah Abboth pour ma femme, ne faisant aucune promesse de lui continuer mon affection, et n'invoquant aucune grâce dans ce but, mais espérant, confiant, et croyant que nos caractères sont suffisamment bien adaptés pour nous permettre d'être l'un envers l'autre époux et épouse fidèles et affectionnés pendant le cours de notre vie. Mademoiselle Sarah a répété les mêmes mots, les époux ont signé une attestation de leur mariage, ainsi que les personnes présentes.... Ces époux font partie d'une

nouvelle secte religieuse, la quarantième peut-être du nouveau monde ! Comme c'est imposant, comme c'est touchant une pareille cérémonie... »

Nos mères, qui jouaient au whist dans le salon, nous firent appeler pour partir, nous n'eûmes que le temps de nous embrasser, de nous dire bonsoir ! au revoir !... mais Florence et moi nous convinmes que nous nous réunirions le lendemain pour t'expliquer notre planche VI.

Tu connais l'exactitude de notre amie ; aussi, le lendemain, à l'heure désignée, nous étions elle la plume à la main, moi assise devant elle et commençant, comme toujours, sans préambule.

Le n° 1 est un dessin de manche pagode, en broderie anglaise. J'ai dû t'envoyer le col pareil.

Le n° 2 est un dessin qui s'emploie pour bas de jupon, de pantalon, pour garniture de camisole, et pour former un *pierrrot*, cette espèce de col que porte le petit garçon n° 16.

Le n° 3 est un joli dessin qui se brode au plumetis au-dessus de l'ourlet d'une robe.

Le n° 4 est un entre-deux qui se brode aussi au plumetis.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au point de rose.

Les n° 6 et 7, C. M. et A. D. se brodent au plumetis.

Le n° 8 est la licorne, qui fait pendant au cerf. Cette licorne se brode en reprises sur filet, au point carré. Elle sert pour coussin de divan, pour couvrir le dos d'un fauteuil, pour manteau de lit, etc.

— Ajoute que l'on peut, sur ce filet en coton blanc, faire les reprises en laines de couleur et que l'on n'est pas très-difficile sur la couleur exacte des choses que l'on veut représenter, il faut seulement choisir des laines qui ne déteignent pas. Cela produit un effet très-original.

Le n° 9... Mais je dois reprendre de plus haut.

ROSE MILLE-FEUILLES.

Achète chez M^{me} Lefort : de la cannetille verte, la bobine 50 centimes.

Du papier de deux nuances : rose, ordinaire, 10 centimes la feuille.

De la soie végétale, un paquet 20 cent.

Des calices, la douzaine 5 centimes.

Des araignes, la grosse 20 centimes.

Des feuilles assorties, la grosse 30 cent.

Tu as : Une boîte de semoule préparée 20 centimes.

Du papier vert pistache, deux feuilles 5 centimes.

Du fil de fer de trois grosseurs. Le plus gros, long de 12 centimètres, je le désignerai ainsi, n° III ; le moyen, long de 8 centimètres, sera le n° II ; le fin, long de 3 centimètres, sera le n° I.

Tu couperas le papier vert pistache en bandes : la plus large, celle d'un centimètre, sera le n° III ; la moyenne, celle de 8 millimètres, sera le n° II, et la plus étroite, celle de 4 millimètres, sera le n° I.

Cœur.

Pour le cœur de la rose, prends du fil de fer n° I, coupe un petit paquet de brins de soie végétale, longs de 2 centimètres ; avec de la soie plate, vert pistache, attacheles autour du fil de fer, recourbe-le sur la soie vert pistache, égalise le paquet de soie végétale de manière à en former comme un petit ballet, trempe-le légèrement dans la gomme, puis dans la semoule. Recourbe l'autre extrémité du fil de fer et accroche-la, afin de laisser sécher ce cœur.

Rose.

Prends le papier rose de la nuance la plus foncée, tailles-en trois ronds sur le modèle n° 11. Prends un de ces ronds, plie-le en deux, puis en deux, puis encore en deux, ce qui fera une espèce de cornet dont tu couperas la pointe, et tailleras semblable à l'une des huit feuilles de ce modèle n° 11 ; tu auras alors le modèle n° 9. Fais de même pour les deux autres modèles n° 11.

Prends le papier rose de la nuance la moins foncée, tailles-en six ronds sur le modèle n° 12, prends un de ces ronds, plie-le de même que le modèle n° 11, coupe la pointe et taille-le semblable à l'une des huit feuilles du modèle n° 12, tu auras alors cette espèce de cornet n° 9, mais plus grand, puisqu'il représentera le n° 12. A présent que tu as plié et taillé trois n° 11 et six n° 12 de manière à en former le n° 9, choisis les trois n° 11, prends-en un, tiens-le entre le pouce et l'index de ta main gauche ; avec le pouce et l'index de ta main droite, tourne ce modèle de gauche à droite jusqu'à ce que tu aies obtenu le modèle n° 10. Détourne-le, tourne-le de droite à gauche ; cela s'appelle *gaufre*. Lorsque tu as gaufré ces trois modèles n° 11, dégaufre-les. Prends les six modèles n° 12, déplie-les, pose-les, l'un après l'autre, sur ta pelote, et, avec un étui rond des bouts, creuse profondément chacune de ces huit feuilles de rose.

Décroche le cœur, trempe ton pinceau dans la gomme, couvres-en la soie végétale qui est près du fil de fer, passe-le au milieu d'un des modèles n° 11, forme un cercle avec le pouce et l'index de ta main droite, passes-y le fil de fer en le tenant de ta main gauche et resserrant le cercle de ta main droite, de manière à rapprocher le pied de chaque feuille de rose, et à le coller autour du dessous du cœur. Gomme légèrement en dessus le pied de ce premier rang de feuilles, passe le fil de fer dans le second modèle n° 11, et en *contrariant* les feuilles, colle-les sur le premier rang. Gomme en dessus le pied de ce deuxième rang de feuilles, passe le fil de fer dans le troisième modèle n° 11, en *contrariant* les feuilles, et colle-les sur le second rang de ces modèles. A présent, gomme et introduis de même le fil de fer dans chacun des six modèles n° 12 en les *contrariant*, et de manière à ce que la feuille creusée soit en dedans pour que la rose ait la forme d'une boule ; enduis de gomme l'in-

térieur du pied d'une des grandes araignes, colle-le sous la rose, et près de la soie qui attache le cœur, colle de même quatre autres pareilles araignes ; enduis de gomme l'intérieur d'un calice, entres-y le fil de fer, et colles-y le dessous de la rose. Suspends-la par le fil de fer pour la laisser sécher.

Bouton ouvert.

Prends du papier rose foncé, taille quatre modèles sur le n° 11, gaufre-les, recourbe l'extrémité d'un fil de fer n° 1, attaches-y gros comme une olive de ouate, pour qu'elle conserve cette forme enduis-la d'une couche de gomme, entre le fil d'archal au milieu d'un des modèles n° 11, forme un cercle avec le pouce et l'index de ta main droite, passe le fil de fer au milieu, et en le tirant de ta main gauche, fais coller le modèle n° 11 sur la ouate, de manière à ce qu'il la couvre ; enduis de gomme le dessus du pied des feuilles de ce premier rang, introduis le fil d'archal dans le second modèle n° 11, puis dans le troisième et dernier modèle, en contrariant les feuilles et en les collant du bas les unes sur les autres. Colle sous ce bouton cinq moins grandes araignes, enduis de gomme l'intérieur d'un calice, entres-y le fil de fer, et colles-y ce bouton ouvert ; suspends-le pour le laisser sécher.

Bouton fermé.

Taille, avec du papier rose foncé, un modèle sur le n° 13. Prends un fil de fer n° 1, recourbe l'une de ses extrémités, attaches-y gros comme une olive de ouate que tu allonges un peu en pointe, enduis-la légèrement de gomme, enduis de gomme l'un des côtés droits de ce modèle n° 13, appuie dessus l'autre côté, introduis la ouate sous cette espèce de cloche, arrête, avec de la soie, autour du fil de fer, le côté biais de ce modèle, colle sous ce bouton cinq des plus petits araignes, mets de la gomme dans un des plus petits calices et entres-y fortement ce bouton.

Feuilles.

Prends la cannetille verte, coupes-en un brin long de 5 centimètres. Taille une bande de papier pistache large de 3 millimètres, pose à plat sur ta table une feuille de rosier, de manière à ce qu'elle se voie à l'envers, enduis-la de gomme le long de la côte du milieu, jusqu'aux deux tiers de sa longueur ; place sur cette gomme l'extrémité d'un brin de cannetille, que tu y appuies fortement, puis, pour couvrir la cannetille, tu appuies dessus une bande de papier pistache, qui doit se coller en même temps sur la feuille de rosier ; prends un fil de fer n° 1, attaches-y, avec de la soie vert pistache, la cannetille et le papier vert pistache, qui dépassera la feuille ; laisse sécher. Lorsque tu as trois ou cinq feuilles, tu montes ainsi une branche : tu prends un fil de fer n° 1, tu l'entoures de ouate, tu y attaches la tige d'une feuille de rosier en l'entourant d'une bande de papier n° 1 ; le difficile est de bien serrer cette bande de papier autour du fil de fer. Pour cela, on le tient en le tournant entre le pouce et l'index de sa main droite et en guidant la bande avec sa main gauche ; on la déchire lorsqu'il faut attacher deux feuilles face à face. En plaçant cette bande de papier tu y mets de la gomme, tu en mets aussi en la déchirant au bas de la branche, mais si elle casse lorsque tu la tournes autour du fil de fer, tu la mouilles sur tes lèvres. Les chiffres des bandes de papier suivent les chiffres des fils de fer.

Pour monter les boutons, tu prends du fil de fer n° 11 ; pour monter la rose et y attacher ces boutons et ces branches de feuilles, tu prends du fil de fer n° 11.

Lorsque ta branche de rose est complète, tu prends tes ciseaux, puis avec le dos des lames tu fais recoquiller en dehors les deux côtés du haut de quelques feuilles de rose à partir des deux derniers modèles n° 12.

Pour t'aider, place devant tes yeux une rose naturelle, et tâche de l'imiter ; mais si

tu ne réussis pas, tu ne peux en être jalouse... car un rosier fera toujours les roses mieux que toi... il a pour maître la nature, qui en sait plus que je ne saurais t'en apprendre.

Le n° 14 est une rose moussue. Tu achètes une botte de mousse teinte en vert, tu en tailles des brins, en leur donnant la forme d'araignes, et tu les colles sous la rose avant de l'entrer dans le calice. Les boutons ouverts seront enveloppés de ces espèces d'araignes ; les boutons fermés en seront couverts ; avec des ciseaux tu couperas, très-minces, quelques brins de cette mousse, puis tu enduiras de gomme les calices et les tiges de la rose, ainsi que ceux des boutons, et tu les rouleras sur ces brins de mousse. Tu délayeras ensuite un peu de carmin dans une soucoupe, et avec ton pinceau tu en rougiras les bords de quelques feuilles vertes.

Le n° 15 te représente une petite fille en robe de percale et jambes nues, le nœud de l'écharpe devrait être entièrement sur le côté gauche, mais on ne l'aurait pas vu.

Le n° 16 représente un petit garçon, aussi jambes nues, vêtu d'une redingote et d'une casquette de nankin. Les brandebourgs de la redingote sont formés d'une ganse de coton cousue à plat.

— Tes deux petits enfants, ma chère Jeanne, feront le bonheur des jeunes mères. Ajoute qu'ils ont des chaussettes et que le pantalon du petit garçon ne se voit pas, parce qu'il est monté sur un poignet et s'arrête au bas des genoux. N'oublie pas non plus de prévenir nos amies qu'ici finit la planche VI. Je sais que cela te coûte.

— Le n° 17 est un riche dessin de voile, d'aube et de nappe d'autel. Ce dessin se brode en application de nanzouk, sur tulle de Bruxelles.

— Mais alors j'aurai un conseil à ajouter à ta description, c'est de très-peu serrer le point de cordonnet ; c'est bien assez que tulle et nanzouk se resserrent.

Le n° 18 est un dessin de col en broderie anglaise, je t'ai déjà donné le même dessin pour manche pagode et pour garniture.

Les n°s 19 et 20 sont deux entre-deux de broderie anglaise.

Les n°s 21 et 22 *Willima* et *Rosa*, se font aussi en broderie anglaise.

Le n° 23 est un dessin qui se brode au plumetis et représente la moitié de la pièce brodée à laquelle on coud le corps d'une chemise de femme; la bande qui est à ce côté gauche, sur la poitrine, est seule brodée.

Le n° 24 est le dessin qui se brode au bas de la manche; cette manche se taille en biais.

Le n° 25 est le dessin et le patron de la moitié d'une Berthe de petite fille; il se brode à l'anglaise. Cette Berthe se coud en dedans, autour du haut d'un corsage décolleté, se rabat sur ce corsage et se boutonne derrière.

Le n° 26 est un semé pour canezou de mousseline, et sous-manches à la jardinière.

Le n° 27 est le dessin de la moitié de la passe d'un bonnet d'enfant. Il se brode au plumetis sur mousseline.

Le n° 28 est le fond.

Le n° 29, C. B. enlacés, se fait au point de rose et en broderie anglaise.

Les n°s 30 et 31, J. N. B. et A. R., se font au point de rose.

Le n° 32, Q. E., en broderie anglaise.

Les n°s 33, R. S., et 40, M. P., se brodent au plumetis.

Le n° 34 est un dessin de dentelle qui s'exécute sur tulle de Bruxelles, en reprises, avec du fil plat, ou en application de nanzouk et au point de cordonnet. Il serait très-peu long et ferait une jolie dentelle noire, exécutée sur tulle de soie noire, en reprises, avec de la soie plate, ou en application de soie noire, et en point de cordonnet.

Le n° 35 est la moitié d'un mantelet-écharpe qui se fait en taffetas noir.

Le n° 36 est la garniture qui se coud au bas de l'écharpe et va en s'élargissant jusqu'au bas du milieu du dos; le devant du mantelet n'a que le galon de soie qui se coud tout autour, et dans le bas il cache les fronces de la garniture.

A ce mantelet on ajoute le capuchon de la planche V.

Le n° 37 est le derrière d'une bottine d'enfant du premier âge; elle est taillée sans les remplis; elle se fait en percale, se ouate et se pique; les ronds sont des œillets.

Le n° 38 est le dessus, qui se coud au derrière, A sur A, B sur B.

Le n° 39 est la semelle, qui se coud en dedans, à surjet. Pour nouer cette bottine, on passe dans les œillets des petites faveurs bleues ou roses... C'est fini! Tu dois avoir la main fatiguée? aussi ma reconnaissance ne le sera jamais.

— Jamais quoi?

— Fatiguée!...

— Est-ce un reproche?...

— Ah! Florence, les personnes sérieuses comme toi ne comprennent une plaisanterie que le lendemain.

— Eh bien! Jeanne, tu devrais alors me prévenir la veille; nos esprits s'entendraient comme nos cœurs... qui sont plus heureux... ils se devinent.

— Embrasse-moi pour cette bonne parole. Voyons ce que nous avons encore à dire à notre amie. La gravure de modes? elle s'explique toute seule.

— Oui, mais le rébus? il ne s'explique pas tout seul.

— Le voilà! Tu sais que ce signe + signifie *plus*, — les ruines d'Héliopolis, devant lesquelles se battit l'armée française; (cette ville se nomme *On* en égyptien) — le maréchal *Ney* à la bataille de la Moscowa — *deux fous* — *plus* — *on* — et un marin qui prend ou donne des *ris*... je suis très-ignorant en choses de marine. Tout cela signifie :

Plus on est de fous, plus on rit.

— Allons, en faveur de la peine que tu as dû avoir à faire ce rébus, je te pardonne de ne l'avoir pu deviner.

— Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice, J'aime à voir que du moins tu me rendes justice.

— Je m'aperçois, chère Jeanne, que tu as bonne envie de te distraire de la longue

tension où tu as tenu ton esprit. Voyons, finis ta lettre !

— Je t'obéis.

Adieu ! Nous sommes ici deux amies qui t'envoyons mille amitiés..... Devine combien je t'en envoie pour ma part ?

Tout à toi.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

22 JUIN. — FÊTE DE SAINT PAULIN DE NOLE.

Paulin naquit à Bordeaux, en l'an du Christ 353, d'une famille sénatoriale, et il fut élevé aux premières dignités de l'empire ; il fut consul avec le poète Ausone. Il n'était pas encore chrétien, mais il connut saint Ambroise à Milan, saint Martin dans les Gaules, et leur influence fut secondée par celle de sa femme Thérésie.

Déjà dans la maturité de l'âge, il reçut le baptême, vendit ses domaines pour en distribuer le prix aux pauvres et renonça entièrement aux honneurs publics. Ausone lui adressait des vers pour le rappeler au monde et à la littérature, et aux éloquents regrets de son ami, saint Paulin répondait par ses vers si connus et si beaux : « Rien ne t'arrachera de mon souvenir ; pendant toute la durée de cet âge accordé aux mortels, tant que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond de mon cœur. Partout présent pour moi, je te verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme, et, lorsque délivré de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, dans quelque astre du ciel que me place le Père commun, je te porterai en esprit. Le dernier moment qui m'affranchira de la terre ne m'otera pas la tendresse que j'ai pour toi ; car cette âme qui, survivant à nos organes détruits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien qu'elle conserve ses affections comme

son existence. Elle ne peut oublier non plus que mourir. »

L'estime publique vint chercher Paulin dans sa retraite volontaire, et, malgré lui, par l'acclamation du peuple, il fut élevé au sacerdoce. Il se retira à Nole, près du tombeau de l'évêque saint Félix, et vécut seize ans dans cet obscur asile et dans les obscures fonctions de portier et de serviteur du saint martyr.

Élu évêque de Nole, il se vit en présence de la plus affreuse calamité ; les Goths venaient d'envahir l'Italie : Nole fut prise et saccagée ; le saint évêque sacrifia tout ce qui lui restait de biens terrestres pour racheter ses ouailles captives des Barbares : on dit même que n'ayant plus d'argent, il proposa sa personne en échange d'un prisonnier, et qu'ayant été envoyé en Afrique, il fut reconnu et renvoyé avec de grands honneurs par le roi des Vandales. Quoi qu'il en soit de cette pieuse tradition (dévouement dont l'Église nous offre plusieurs exemples), saint Paulin consuma sa vie dans les œuvres de la plus pure charité, et son nom, qui doit être cher à la France, est un des plus beaux de cette grande époque du christianisme. Il mourut en 431, à Nole. On a de saint Paulin cinquante lettres, un Discours sur l'aumône, et l'Histoire de saint Gonès, martyr à Arles.

MOSAIQUE.

Peut-être est-il dans l'ordre de la civilisation, qu'après un siècle qui a remué fortement les idées, il en vienne un qui remue les faits.

AUGUSTIN THIERRY.

Ayez de la patience et de la vigilance. J'avais fait mettre ces deux mots sur toutes les portes de Saint-Cyr, et rien n'est plus nécessaire à qui gouverne et à qui obéit.

LETTRES DE M^{me} DE MAINTENON.

Celui qui secoue le joug de Dieu ne sort pas de la servitude ; il ne fait que quitter un bon maître.

SAINT AUGUSTIN.

Mieux vaut découdre que déchirer.

PROVERBE ESPAGNOL.

Souviens-toi que le jour de ta naissance
Tout le monde souriait et que tu pleurais :
Vis de telle sorte que le jour de ta mort
Tout le monde pleure et que tu sois souriant.
Vers persans.

Nous voulons qu'une pensée, aussitôt qu'elle est conçue, soit réalisée ; nous oublions que le temps est le premier ministre du conseil de Dieu.

L'abbé DEGUERRY.

Quiconque fait le bien, le fait à son avantage ; quiconque fait le mal, le fait à son détriment.

Maxime du Koran.

Plus on ignore, moins on connaît son ignorance.

M^{me} GUIZOT.

RÉBUS.

